

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE JOURNAL D'AGRICULTURE ILLUSTRÉ

Publié par le Département de l'Agriculture de la Province de Québec.

Vol. III.

MONTREAL, OCTOBRE 1880.

No. 9

Ordre des Matières.

L'Exposition de la Puissance.....	129
Les chevaux de l'Exposition.....	133
Exposition d'horticulture à Montréal.....	133
" " à Abbottsford.....	135
Le cheval Percheron (avec gravure).....	136
Les pieds du cheval et les soins à y donner.....	136
Anatomic du pied du cheval.....	136
Squelette du cheval (avec gravure).....	137
La question agricole—Discour de M. S. Lesago.....	138
Ce que mangent les oiseaux.....	140
Conservation des pommes, des œufs, etc.....	141
Récolte et encavement des racines.....	141
Le potager, le potager et le verger en octobre.....	141
Le blé d'automne dans la province de Québec.....	142
Vente d'Ayrshires à Compton.....	143
Batte pour travailler le beurre.....	143
Fabrique de beurre.....	143
CORRESPONDANCE DU JOURNAL.—Haies vives, p. 143; Destruction des mauvaises herbes, 143. Sorgho hâtif, Brûler les pezas, p. 144; Cercles agricoles, p. 144; Expositions horticoles du comté de l'Islet, etc., p. 144; "Brûlés"—leur culture, p.....	144

L'EXPOSITION DE LA PUISSANCE, DE 1880.

Nous avons obtenu des juges aux expositions de la Puissance et d'horticulture, les rapports que l'on va lire. On ne saurait les tenir de meilleures sources. La liste officielle des prix, qui est très-longue, paraîtra dans le prochain numéro.

Notre exposition n'a probablement pas beaucoup surpassé celles de Toronto, Hamilton et London, mais chacun s'accorde à dire que c'a été un succès pour la Province, et à part des critiques ordinaires sur certaines décisions des juges, elle a été très-satisfaisante. On semble avoir passablement eu de peine à trouver des juges compétents pour les classes de bétail: prenons par exemple les Kerrys. Combien y a-t-il de juges qui aient jamais vu un Kerry? Les Jerseys aussi, ne sont pas des animaux communs, et il y a chez eux certains petits points spéciaux qui, si peu importants qu'ils paraissent, le deviendraient beaucoup dans une chaude compétition. On attendait du Vermont un monsieur dont la connaissance des races des Isles de France aurait été très-utile aux deux autres juges, mais il ne s'est pas montré, considérant, sans doute, que l'allocation de \$5.00 paierait à peine ses dépenses, et, en conséquence, toute la journée de mardi a été perdue. Mercredi, le comité a décidé de confier le double set de groupes composé des Devons, Galloways, Jerseys, Croisés, animaux gras, Bœufs de travail et Kerrys au jugement d'un seul set de juges, dont deux venaient d'une distance de 120 milles et eurent à passer deux jours à Montréal au lieu d'un, à cause du retard du mardi. Le troisième, demeurant à Montréal, n'a rien reçu pour ses deux journées; \$5.00 pour chacun des deux autres paieront à peine leur temps et leur trouble.

On devrait aussi prendre quelque moyen d'empêcher que le nom des propriétaires soit connu avant que les animaux aient été jugés. On devrait éliminer toute autre personne que les juges, car rien n'est rendu plus difficile qu'un bon jugement, lorsque le rond est rempli de spectateurs, et le juge-

ment est rendu encore plus difficile par les observateurs des animaux que l'on juge. Le comité ne pourrait-il pas aussi fournir les licous? Les différents modèles de licous servent à faire reconnaître les propriétaires.

Les juges ou le surintendant du rond devraient être munis de cartes indiquant les prix, pour les remettre aux conducteurs des animaux primés, immédiatement après la décision.

Je regrette d'avoir à constater que plusieurs des cartes indiquant les prix ont été emportées par les visiteurs avant la fin de l'exposition; de fait, il en restait très-peu vendredi matin.

Durhams.— Dans la classe des vieux taureaux, le premier prix a été décerné, nul autre ne concourant, à *Royal Lind*, un taureau de race irlandaise ayant beaucoup d'apparence, mais ayant les flancs un peu minces et le dos pas tout-à fait aussi droit qu'on aurait pu le désirer. Il vient du *Duke of Clarence 3rd*, et quoiqu'il soit d'une couleur plus pâle que celle voulue ici, il est digne de son ancêtre Bates. Il y avait, chose étonnante, peu de compétition dans le groupe des Durhams. Mr. Cochrane a remporté 7 premiers prix, un second et un troisième, dans les dix classes, et si ce n'avait été que du lot qu'il a exposé, l'exhibition, pour cette race, aurait été pauvre.

Pour la classe des taureaux de deux ans, il y a eu une chaude compétition. Les juges se sont finalement décidés en faveur de Monsieur Brims d'Athelstane, Mr. Browning de Longueuil, venant en second lieu. Il n'est que juste de dire que j'ai entendu deux des meilleurs connaisseurs de la Province, en fait de Durhams, dire que l'animal de Longueuil était le plus beau de l'exposition! J'ai donné mon opinion à son sujet dans le numéro du journal du mois de septembre, et il a fait beaucoup de progrès depuis que je l'ai vu, au mois de juin. Sa couleur, un riche roux, est parfaite, sa démarche majestueuse, et son apparence générale très frappante; aucun des animaux de ce groupe n'était trop gras, ce qui a du rendre facile l'ouvrage des juges. J'espère que cette méthode de ne pas trop engraisser les animaux pour l'exposition sera suivie pour les autres races dont certains spécimens le sont d'une manière extravagante.

Herefords.— Pas de compétition. Mr. Hickson a remporté les quatre prix. Son taureau de 4 ans est un beau spécimen de la race, mais trop gras.

Galloways.— Ici encore, Mr. Hickson a remporté tous les prix. L'an prochain, nous verrons, j'espère, des spécimens de l'autre race écossaise, sans cornes, la race d'Angus, car Mr. Whitfield en a un petit troupeau en quarantaine. Ces deux races sont essentiellement des races de boucherie, et plutôt propres aux grands pâturages qu'à nos campagnes encloses. Le vieux taureau Galloway formait à lui seul une exposition de viande. Il m'a rappelé certains froids lundis matin au vieux marché de Smithfield, où l'on voyait des génisses et des bouvillons de cette race en troupeau de 30 à 40. Il n'y a aucune perte, chez eux, et toute la viande est en haut. Quoique de race écossaise, ils ne sont pas nourris d'après la méthode écossaise, mais sont conduits, de leur pays, dans les comtés du Sud, à travers le Yorkshire, où plusieurs pas-

sent leur troisième hiver pour venir terminer leur engrais dans le Norfolk et les autres comtés de l'Est au moyen de navets, de tourteaux et de grain. Je n'ai pas vu les entrées de M. Leprohon, et je ne crois pas qu'elles y fussent. D'ailleurs, la liste officielle des entrées fourmille d'erreurs, et est complètement inutile comme livre de référence à comparer avec la liste des prix; ainsi, par exemple, dans la liste officielle autorisée, sous le titre *Durhams, taureaux de 4 ans*, l'animal de Mr. Cochrane qui a eu le second prix n'est pas entré; dans la classe des Galloways, le taureau de 4 ans de Mr. Hickson qui a eu le premier prix n'est pas du tout mentionné, et ainsi de suite pour d'autres. Il est donc très-difficile de faire un rapport correct, j'espère que l'on me pardonnera les erreurs que je pourrai commettre en parlant des groupes pour lesquels je n'étais pas un des juges.

Devons.— Il est généralement reconnu qu'il y a en Angleterre, trois espèces distinctes de bétail rouge ayant des cornes, savoir: le Sussex, le South Devon et le North Devon. Il est assez curieux de pouvoir constater que la différence entre les deux familles de Devons était parfaitement montrée par les entrées de MM. Whitfield et Wotherspoon; l'une de ces races étant petite et d'apparence pur sang, tandis que l'autre présente un type beaucoup plus fort et plus rustique. Sur les bruyères presque stériles du North Devon et de Cornwall, ces animaux d'apparence pur sang luttent avec avantage contre les tempêtes du Canal de Bristol et de l'Atlantique, tandis que les autres, plus rustiques, sont plus chez eux dans les pâturages, exposés au soleil du South Devon et du Somersetshire.

Parmi les taureaux de cette race, celui de 2 ans de Mr. Whitfield est un modèle parfait, en forme, apparence et couleur. Son épaulement mérite d'être examiné, et il est rare de voir d'aussi beaux reins, quartiers, tête et cornes. Il vient du troupeau de Mr. Farthing, Nether Stowey, Devonshire, dont les sujets ont toujours remporté un grand nombre de prix aux expositions royales anglaises, depuis qu'elles ont lieu. Le taureau de l'année, de M. Whitfield, est suivant toute apparence, disposé à être aussi beau que son père quand il sera parvenu à maturité. Toute cette classe mérite des éloges. Mr. Wotherspoon devrait pour l'amélioration de son troupeau, le croiser avec celui de Mr. Whitfield; cela ajouterait à l'apparence du sien et fournirait des animaux plus compacts. Le troupeau de Mr. Farthing s'est reproduit pendant de longues années en ligne strictement directe, de sorte que, sans aucun doute, ses taureaux ont autant de puissance de reproduction de leurs qualités que les Durhams de Booth et de Bates.

La collection de *Jerseys* était très-belle. Le premier prix pour les vieux taureaux a été remporté par un énorme animal de Rougemont, excellent sous les rapports de la forme, de la couleur et de la qualité. Cet animal et le taureau de 2 ans qui a remporté le premier prix dans la classe des Devons, feraient honneur à n'importe quelle exposition. Le taureau de 2 ans de Mr. Whitfield fera un bon animal avec le temps. Il est curieux de voir comme il ressemble à un Devon. Vu de loin comme on l'amenait dans le rond, je crus réellement que son conducteur s'était trompé, et amenait un animal Devon d'un an. Il n'y a pas de doute que les deux races ont la même origine.

Les vaches *Jerseys* nous donnèrent plus de trouble que tous les autres groupes ensemble. Elles étaient excellentes, et toute cette classe aurait dû être hautement recommandée, mais cette coutume, généralement suivie en Angleterre, semble inconnue ici. Tous trois, nous décidâmes de suite que la vache de Mr. Browning méritait le premier prix; son pis est magnifiquement formé, sa peau douce et veloutée, ses trillons pleins et placés régulièrement en carré; tête à expression placide, avec un œil doux et mélancolique, les cornes d'une

blancheur de crème, et la queue belle, n'originant pas trop haut. Tout ensemble, un superbe animal en vérité. Je suppose qu'il est inutile de conseiller à son propriétaire de la faire saillir à la plus prochaine occasion par le taureau de Rougemont; de l'alliance de ces deux animaux devra résulter un produit merveilleux (1).

Mr. Stephens, de St. Lambert, avait plusieurs bonnes vaches et génisses, bétail d'une qualité un peu rustique, mais bon et utile et faisant honneur à son éleveur. Il est fâcheux que la liste pour les troupeaux de *Jerseys* n'ait pas été remplie, car les animaux de Mr. Stephens avaient plus de valeur comme lot qu'individuellement, et la belle alliance de couleur que présentait ce lot aurait frappé l'œil des juges. Sa génisse de l'année qui a remporté le premier prix promet beaucoup et devra être en évidence, l'an prochain; les animaux de cette race ne sont pas beaux, généralement, dans leur première année, mais font des progrès merveilleux ensuite. La plupart des vaches qui nous ont passé sous les yeux se ressentent des effets de l'été sec que nous avons eu et de la grande quantité de lait qu'elles ont donné. Elles étaient toutes dans leur condition naturelle, et comme je l'ai déjà dit, très-faciles à classer; aussi, ai-je été satisfait de voir que, le vendredi, lorsque je repassai mes notes avec les hommes qui avaient les animaux en soin, je n'en trouvai aucun qui critiqua nos décisions.

Dans la classe des génisses de deux ans, les trois animaux qui ont remporté les prix étaient remarquablement bons, mais nous n'eûmes pas de difficulté à donner les deux premiers prix à MM. Whitfield et Stephens; la génisse de Mr. Browning, une bête extraordinairement forte et bien développée, ayant la queue un peu grossière. Je ne saurais être de l'avis de ce monsieur dans son habitude de ne laisser véler ses génisses qu'à l'âge de 3 ans; comme elles ne sont pas des bêtes destinées à la boucherie, mais à la production du beurre, une année de perte est d'une certaine importance. Cette classe aurait dû encore être recommandée.

Dans la classe des veaux de l'année, je n'ai pas été de l'avis de mes deux autres confrères juges, en ce qui regarde le troisième prix décerné.

Un ou deux animaux de ce groupe avaient la langue blanche! Tous les animaux *Jerseys* doivent avoir la langue noire; ce défaut aurait été fatal dans un cas de compétition sérieuse. Je crois bon de mentionner ici le fait que Mr. John McClary, de Compton, qui est reconnu comme un des meilleurs juges de bétail, des *Townships*, prétend que les indications données par l'écusson ont une certaine valeur pour indiquer la persistance de production du lait; d'un autre côté, Mr. Drummond soutient que cette persistance est le fruit de l'éducation; c'est-à-dire que, si une génisse, après son premier veau, est traitée pendant longtemps, elle acquerra l'habitude de donner du lait longtemps.

Kerrys.— Il y a quelques années un de mes amis regardait un groupe de ces animaux, à une exposition anglaise. Comme il parlait de manière à être entendu sur la qualité et la quantité de l'herbe que ces petits animaux trouvent ordinairement dans leurs pâturages: "De l'herbe, monsieur," répondit un spectateur, "jamais ils n'y goûtent; ils mangent de la bruyère."

Ceci est littéralement vrai. Les montagnes de Kerry sont extraordinairement stériles, et il n'y a que la race de bétail, les chèvres et les moutons à peau noire, indigènes, qui peuvent y sauver leur vie. En revanche, le climat est remarquablement doux, l'arbousier y réussit mieux que sur les rivages chauffés par le soleil de la Calabre, et le myrte se plaît dans ce sol. Les collines resplendissent des riches teintes pourpres de la bruyère, et attirent chaque été une foule de touristes.

(1) La vache de M. Browning vient du troupeau de Mr. Stephens, et fait grand honneur au jugement de son acheteur.

tes fatigués des affaires et rassasiés des plaisirs des grandes villes. Il y a deux cents ans ce pays était désert. Ses habitants qui ont eu longtemps la réputation d'être les plus féroces et les plus difficiles à gouverner de toutes les populations aborigènes, avaient été chassés dans les retraites les plus sauvages des vallons et des montagnes, où ils avaient amené avec eux leur bétail rustique qui formait toute leur richesse. Mais, peu de temps après la Restauration, Sir William Petty, l'ancêtre du présent marquis Lansdowne, prit la résolution de former une colonie anglaise dans ce district sauvage. On y trouvait beaucoup de poisson ; le loup-marin fournissait l'huile nécessaire à l'alimentation de la lampe pendant les longues soirées d'hiver ; mais la plus importante source de produits étaient les forêts de chênes et d'arbousiers, que Petty employait pour fondre le minerai de fer envoyé à des comtés de Kent et de Sussex, où le bois était à peu près épuisé.

Kenmare, nom qui fut donné à la nouvelle colonie, devint bientôt le siège d'un commerce florissant, les loups qui, jusque là, avaient vagabondé librement par tout le pays, furent détruits, et l'esprit d'imprévoyance et de rapine celtique firent place au talent et à l'industrie saxons. Les Anglais aimaient le bœuf, même dans ce temps-là. Sans aucun doute, ils firent servir amplement à leur consommation les troupeaux indigènes, car ces troupeaux, comme tous les animaux à demi-sauvages fournissent une viande d'une excellente saveur. Avec le temps, la race a suivi la voie de progrès qu'une intelligence supérieure fait invariablement prendre à tout ce qui se trouve à subir son influence.

L'amélioration de cette race native a été produite par la sélection, évidemment, et non par le croisement. C'est quelque chose de merveilleux pour celui qui sait ce qu'étaient ces animaux chez eux, il y a 30 ou 40 ans, de voir un animal comme le taureau de Mr. Whitfield, celui qui a pris le premier prix dans la classe des taureaux de 4 ans. N'ayant pas plus de 38 pouces de hauteur à l'épaule, autant que j'ai pu en juger sans mesurer, il présente beaucoup des points qui caractérisent un bon Devon. Son épaulement est un peu droit, et les reins peut-être un peu trop fuyants vers la cuisine, mais il a les os fins, est souple et doux au toucher, et a un port majestueux à en être ridicule, pour un si petit animal. De fait, on aurait dit qu'il voulait se donner des airs, et imiter la démarche grave d'un Durham. Les vaches n'avaient un aussi beau port, bien que ce soit des créatures douces et traitables. Leurs trillons semblent trop près les uns des autres. Le pis, cependant, est bien formé. Elles ont toutes les formes d'une vraie vache laitière, et à en juger par la couleur de la peau, je suis porté à croire qu'elles donnent un lait riche en beurre.

À l'exposition royale de Kilburn, une des chèvres primées étaient aussi haute que le taureau Kerry qui a eu le premier prix ! Je pense qu'à trois ans, le bouvillon et les génisses doivent peser, s'ils sont bien nourris, de 400 à 450 livres et la qualité de la viande est supérieure à toute autre, excepté peut-être à celle des Shetlands écossais, comparés auxquels ils sont encore plus petits, n'ayant jamais été améliorés.

Nous avons recommandé le troupeau Kerry de Rougemont comme méritant un prix spécial, vu qu'il n'y a pas encore de classe établie pour cette race. Dans les endroits les plus pauvres de la partie française du pays, ils saueraient leur vie sur le bord du chemin mieux que n'importe quel bétail de race plus améliorée, et, pour la boucherie, ils remporteraient le plus haut prix sur le marché de Montréal, ou des autres villes où les gens sont assez bons juges pour payer en proportion de la qualité. Je ne voudrais pas jouer familièrement avec les taureaux, car ils ont l'air d'être de féroces petites bêtes, et mugissent d'une manière menaçante. Mais cela vient peut-être de l'audace inhérente à tous les petits animaux, de race humaine aussi bien que de race bovine, et qui ne veut rien dire.

Animaux croisés. — C'est ici seulement que nous avons réellement eu du trouble. Nous n'avions aucun guide pour nous indiquer si nous devions juger le groupe soit au point de vue des qualités laitières, soit à celui des qualités de boucherie, soit pour la bonne apparence générale.

Nous étant adressé au comité par l'entremise du surintendant du rond, nous reçûmes pour réponse l'avis d'agir d'après notre propre responsabilité, ce qui était décisif, mais rien moins qu'agréable. En tous cas, nous donnâmes le premier prix à une magnifique vache, élevée par Mr. Cochrane, venant de son *Royal Commander* et d'une vache *Kyloe* ou des *Highlands*, et ayant la tête, la peau, le poil et les cornes de sa mère, en même temps que la structure et la souplesse au toucher, de son père. Je serais curieux de voir, disons, le cinquième descendant de cette vache, produit par un croisement de Durham ; je crois qu'il ressemblerait à un *Duc* ou une *Duchesse*.

Les autres vaches étaient de bon bétail de ferme, mais petit et sans apparence ni qualité. Nous mêmes complètement de côté une belle vache, comme étant pure *Ayrshire* et conséquemment n'ayant rien à faire dans ce groupe. Je puis comprendre qu'on fasse une classe de vaches laitières, mais non qu'on commette l'absurdité de faire une classe de croisés, à moins qu'on ne pose aux juges des règles faciles pour baser leurs décisions. Dans la classe des génisses de deux ans, celle de Mr. Nesbitt qui a remporté le premier prix est une belle petite bête, mais trop petite pour être de quelque service. Elle est venue près d'être disqualifiée à cause de son âge, le premier anneau étant développé sur la corne. Cependant, on inspectant la gueule, je trouvai les dents telles qu'elles doivent être, de sorte qu'on lui permit de concourir. Mais je crois, cependant, que c'est un cas douteux, et j'aurais aimé à avoir l'opinion d'un vétérinaire. Nous avons trop à faire pour avoir le temps d'en chercher un.

Je connais peu les *Ayrshires* et j'aimerais à les bien connaître ; aussi, je suppose qu'on me regardera comme peu autorisé à dire que quelques unes des décisions m'ont surpris. Un troupeau que, dans mon ignorance, je pensais être le meilleur de l'Île de Montréal, a à peine été remarqué, et tout ce que j'ai vu là de cette race était à peine aussi beau que ce que j'ai vu ailleurs. Je crois, d'après ce que j'ai entendu, qu'ils sont tombés, dans la faveur populaire. Mr. Cochrane me dit qu'il a acheté une vache de première classe à la vente de Mr. Gibbs, à Compton, pour \$32.00, et que cette race n'est plus populaire.

Quant à ce qui regarde le bétail gras, le bœuf et la génisse de Mr. Tozer ont été favorisés, vu qu'il n'y avait pas de compétition, car ils étaient aussi grossiers que possible. La vache Durham de Mr. Cochrane qui a remporté le prix, était un miracle de graisse, et toute la viande était en haut ; mais aimant aussi peu le gras que je l'aime, je ne tiendrais pas beaucoup à manger de cette vache.

La paire de bœufs de travail de Mr. Cochrane a remporté, à bon droit, le prix ; ce sont des animaux bien d'aplomb et ayant des muscles et une charpente de première classe. Doit-on continuer d'offrir des prix pour ces animaux ? Je ne crois pas que ces prix fassent beaucoup de bien, considérant qu'il n'y avait que deux exposants et huit animaux pour 5 prix.

Il n'y a rien dans les classes des moutons qui soit bien digne de remarque, à part des races à laine courte. Les *South-downs* étaient de vilaines petites bêtes, sous le rapport de la laine, de la forme et de la tête. Ils ressemblaient plutôt à des moutons de retour des terres compactes du Bois de Sussex, immédiatement avant la tonte, et paraissaient mal comparés aux deux magnifiques sets de *Shropshire-downs* exposés par Mr. Cochrane. Il n'y avait pas de *Hampshire-downs* (je ne sache pas qu'il y en ait en Canada), mais il y avait une grande quantité de *Shropshires*. Un lot élevé par le Duc

de Portland, qui a remporté le premier prix à Nottingham, et le second à l'exposition d'Agriculture de Yorkshire était exposé ici. Je me suis (malicieusement) réjoui de voir plusieurs poils blancs dans la face d'une ou deux des brebis, vu que mes amis du Hampshire auraient honte de montrer quelque chose de la sorte, à moins qu'on ne fut le résultat du vieil âge. Badinage à part, ces moutons étaient de magnifiques spécimens. Leur cou, leurs reins et leurs cuisses étaient splendides, et la tonte avait été pratiquée avec beaucoup plus d'art que n'en mettaient dans leur travail la plupart des barbiers-coiffeurs de Montréal. Qui que ce soit qui ait jugé ces animaux, il a dû faire usage de sa main, car, à l'œil, chaque point paraissait à son plus grand avantage, les défauts étaient cachés, grâce à la dextérité extraordinaire du berger du Duc ; et ce n'est qu'après y avoir mis la main que l'on croyait à la réalité de leur dos immense.

J'ai vu de meilleurs *Cochons Berkshire* ; cependant le lot de Mr. Dawes était passable. Quelques uns des autres avaient l'air tout-à-fait misérables et méritaient presque la disqualification.

Pour ce qui est des *grandes et petites races blanches*, et des cochons d'Essex, Mr. Featherston, de Credit, Ont., a remporté 31 prix, la plus grande partie desquels étaient pour toute une classe. Si tous les pores d'Ontario sont aussi beaux que ceux de Credit, nous, Québécois, devons nous réjouir de ce qu'il n'y en ait pas eu plus au Mile End, car peu de prix seraient restés à la Province. Il y avait trop de prix pour les cochons. Qu'espère-t-on gagner, en vérité, en donnant trois prix pour les verrats au-dessus de deux ans ou aux truies au-dessous de six mois.

Il paraît y avoir eu 96 prix d'offerts et 92 seulement d'accordés, à cause du manque de compétition. A mon avis, 40 prix, ayant une valeur double de ceux-là seraient tout-à-fait suffisants, et offriraient plus d'attrait pour un set d'hommes vraiment entreprenants.

Les *instruments* étaient à peu près les mêmes qu'en 1876, quelques améliorations dans les faucheuses et moissonneuses, aucune charrue à deux aillons, instruments qui ne sont beaucoup en vogue, nulle part, maintenant, autant que je puis voir. On n'a pas encore de bon instrument pour déchaumer. Il faut à un instrument de cette sorte du poids aussi bien que de la force pour le tenir solide, et aucun instrument à deux chevaux ne saurait être efficace. Le bouleverseur ordinaire n'est bon à rien pour cet ouvrage. J'aime assez une charrue à plusieurs socs (*gang plough*) exposée par M. Evans, mais, en général, les herses ne sont pas meilleures que celles employées avant que Howard, Ransome, et quelques autres aient fait leurs merveilleuses améliorations ; aucune charrue moderne, ayant un appareil à deux roues, qui rend le cultivateur, sur les terres sans pierres, parfaitement indépendant des laboureurs habiles. Il y avait des herses à cheval bonnes pour les terres raboteuses, mais imparfaites pour les vieilles terres bien cultivées.

Dans le groupe des *produits agricoles*, le blé était beau, en somme, et il y en avait des échantillons de première classe, surtout le blé blanc d'hiver. Dans la classe du blé rouge de printemps, je crois que les numéros 2 et 3 devaient être intervertis, mais ma vue n'est pas aussi bonne qu'elle a été.

Il n'y avait qu'une balle de houblon, et pas bien belle. Conséquemment, il n'y a eu qu'un second prix de décerné. Si on avait suivi cet exemple, plus d'un premier prix n'aurait pas été décerné. Les pois, comme toujours, étaient excellents. Mr. Claxton, d'Angleterre, cultive un pois d'une grande précocité, à cosse courte, produit hybride du pois blanc et de l'ancien *maple*, qui promet de remplir un vide qui se faisait sentir ici aussi bien qu'en Europe. J'en importerai un peu à titre d'essai, le printemps prochain, et ceci me rappelle que mon ami, le Dr. Girdwood de Ste. Anne, Bout de l'Île m'an-

nonco que, tandis que les patates américaines, telles que la *Early Rose*, *Early Vermont*, etc., ne donnent que 10 ou 12 pour un, la *Champion* et la *Magnum Bonum* donnent de 32 à 34 pour un ; une grande différence, mais je n'en dirai pas plus long à ce sujet, ce monsieur n'ayant pas fourni un rapport complet sur toute sa récolte. Les patates exposées, sont, comme elles le sont toutes cette année, parfaites sous le rapport de la grosseur et de la qualité. Le maïs (blé-d'inde) de Shefford, exposé par Mr. Blackwood, était superbe, les navets de Suède pauvres, mais les mangold rouges longues magnifiques. Si les spécimens exposés représentaient la qualité de la moyenne de la récolte, elles ont dû donner au moins 50 tonnes à l'arpent.

Le *beurre* était de belle apparence, mais je ne l'ai pas goûté. J'ai, cependant, goûté le fromage, et celui de M.M. Boden et Wilson qui a remporté le premier prix était aussi beau que je pouvais le désirer. Il était parfaitement homogène, sans saveur aigre ou trop salée, et aurait pu passer partout pour du Cheddar de première classe. Je ne sais s'il a été fait dans le but d'imiter cette espèce de fromage, car le surintendant de ce département, bien que très-aimable, ne s'y connaissait pas du tout en fait de laiterie. Le *tabac* n'était rien de bien extraordinaire, mais l'été de l'année dernière n'a pas beaucoup été propre à produire une belle feuille. Le spécimen qui a remporté le troisième prix est le plus pauvre que j'ai jamais vu, et avait l'air de vouloir faire une ampoule à la langue de celui qui le fumera. Si ceux qui cultivent le tabac voulaient seulement semer un peu plus tôt, éclaircir plus tôt dans la couche, et ne pas laisser chauffer les plantes en tas, avant de les suspendre, ils n'ont pas d'idée de combien ils amélioreraient la qualité de leur tabac.

C'est remarquable de voir que, moi, qui préfère la feuille canadienne pure en rouleau à tout autre tabac, excepté celui cultivé en Grèce, sur les rives du Golfe de Salonique, je ne suis pas capable d'en acheter qui soit bon à fumer. La plante qui a la meilleure saveur est celle à feuille petite et pointue, qui, comme le dit avec vérité le Dr. Laroque, a un arôme tout particulier qui lui est propre. Cette espèce est très-petite, mais la feuille est épaisse et, en conséquence, pesante, et elle ne prend pas plus qu'un tiers de l'espace qu'occupent les autres espèces ; conséquemment, le poids par arpent n'est pas d'une aussi grande différence qu'on pourrait le croire, et il mûrit invariablement en août, s'il est semé en bon temps. Le bon tabac en feuille ordinaire se vend à Montréal 20 centins la livre, la taxe est de 4 centins, et comme, lorsque la taxe était de 10 centins, on pouvait acheter les rouleaux au prix de 10 centins la livre, et même moins, les profits doivent être maintenant très considérables, et on devrait en faire la culture sur une grande échelle.

Mes notes sont épuisées.

A. R. JENNER FUST.

CHEVAUX.

CHER MONSIEUR.—En réponse à votre carte postale, je vous envoie quelques-unes de mes idées au sujet de l'exposition de chevaux, à l'exposition de cette année. Je crains que vous ne les trouviez pas flatteuses ! Espérant qu'elles vous seront, cependant, de quelque utilité, je demeure.

Votre dévoué,

E. A. C. CAMPELL.

St. Hilaire, 27 septembre 1880.

L'exposition de chevaux pur-sang était aussi pauvre que possible. On pourrait voir un plus grand nombre et de bien plus beaux chevaux à n'importe quelle petite exposition de comté chez nous ; de fait, ceux exposés ici, seraient à peine regardés là-bas.

L'animal qui a remporté le premier prix, ressemblait plutôt à un "Cleveland bai," à mon avis, qu'à un étalon pur-sang. Celui qui a remporté le second prix avait une très-vilaine tête, quoiqu'il fut meilleur que le premier sous certains rapports, ce n'était cependant pas un animal remarquable, bien

que quelques-uns de ses poulains, montrés à cette exposition ne soient pas mal; l'un d'eux, âgé de trois ans, exposé parmi les chevaux de selle, est un beau poulain.

Le cheval qui a remporté le troisième prix, a dû être un bel animal, il y a quelques années, mais ce n'est plus maintenant qu'un coursier ruiné. Il y avait un jeune étalon ressemblant à un pur-sang, âgé de trois ans, qui était remarquablement beau, mais quelle est son origine, et à qui il appartient, c'est ce que je n'ai pu découvrir, il était d'une brillante couleur baie, parsemée de points noirs, avait un set de jambes remarquablement belles, fines et unies, un beau dos court, une queue bien plantée, la tête peut-être un peu défectueuse vers la gorge, mais avait l'œil plein et brillant, et était en somme un bel animal, et, à mon avis, "la fleur du panier."

Le reste de la classe des pur-sang mérite à peine d'être mentionné, vu qu'il n'y en avait qu'un dans chaque classe. Il y avait deux bonnes juments poulinières toutes deux sont importées, et les deux poulains qui les accompagnaient sont les deux pires spécimens qu'on puisse voir, ce qui ne fait pas honneur à leur père.

Le groupe suivant est ce que la liste des prix appelle "chevaux de selle ou de route," et les animaux qui s'y trouvaient étaient tous exposés avec des "harnais" de toutes formes et de toutes couleurs, mais aucun comme cheval de selle, de sorte que, évidemment les mots "chevaux de selle" sont une erreur. Il y avait quelques bons chevaux dans cette classe, mais à deux exceptions près (l'un attelé à un *dog-cart* et l'autre à un phaéton), ils étaient exposés comme trotteurs et non comme chevaux de route, car la plupart tiraient les véhicules auxquelles ils étaient attelés par les rênes au lieu de les tirer par les traits!!

Les chevaux par paires étaient beaux, mais en trop petit nombre. Les plus beaux et les mieux assortis, à mon avis, étaient une paire de bais exposés par M. Paton. Ils sont petits mais forts, compactes, et paraissent être des animaux utiles, et si on avait apporté plus d'attention aux détails, à chaque exposition dans le rond ils auraient paru avec plus d'avantage.

L'exposition de chevaux de selle était bonne sous le rapport du nombre, mais quant à la qualité "c'est une autre chose." Ici encore, il n'y en avait que deux, montrés tels qu'ils devaient l'être, l'un appartenant à M. Cochrane, et l'autre conduit par un monsieur d'Ottawa; tous les autres étaient avec un bridon et une martingale (la dernière tellement serrée que le cheval pouvait à peine lever la tête). Pourquoi ne veut-on pas se servir dans ce pays-ci de la véritable bride de selle? savoir le mors et le bridon. Allez à une chasse au renard en Angleterre ou en Irlande, et vous ne verrez qu'exceptionnellement, et très rarement encore, un homme dont le cheval a autre chose qu'une double-bride; ici, c'est justement le contraire. De même si vous allez à une course au clocher en Angleterre ou en Irlande, vous verrez encore que la bride-double est en usage, tandis qu'ici presque chaque cheval est muni d'un bridon et d'une martingale. Rien d'étonnant si la course au clocher est dangereuse ici.

L'exercice du saut a été mauvais, comme il l'est généralement dans toutes les expositions, car peu de chevaux aiment la foule qu'il y a généralement dans ces occasions; je dois cependant faire exception pour le saut exécuté par les chevaux pesants, qui a été réellement remarquable, celui qui a gagné sautant 5 pieds 5 pouces avec un poids d'environ 210 livres, ceci serait beau sur n'importe quel terrain de chasse, mais fait de sang froid, c'est réellement beau.

L'exposition de chevaux pesants était remarquable, spécialement en ce qui concerne les juments et les poulains. Les étalons Olydes étaient de superbes animaux, mais, à mon avis ils sont trop pesants pour les cultivateurs de ce pays, qui ont

beaucoup d'ouvrage à faire en hiver, et je crois que nous avons plutôt besoin d'une classe de chevaux tel que le *Suffolk Punch*, dont j'ai regretté de ne voir que deux spécimens, dont un seul appartient à notre province. Je suis persuadé que l'étalon *Suffolk Punch* croisé avec la jument canadienne produirait justement l'animal qui conviendrait exactement aux cultivateurs de la Province de Québec.

Les paires de chevaux de trait étaient magnifiques, principalement une paire exposée par la *Sheddon Company*, et qui n'aurait pas été déplacée même à Glasgow. Ils étaient harnachés d'une manière parfaite, les aciers et les cuivres des harnais étant propres et resplendissants.

Il y avait une bonne exposition de chevaux venant de l'Isle du Prince Edouard, mais ils ne paraissent appartenir à aucune race en particulier. L'un d'eux, gris, était un très-bel animal montrant beaucoup d'action. Ayant demandé à l'homme qui en avait soin ce que c'était que ce cheval, je reçu pour réponse que c'était un "cheval de route."

L'exposition d'Horticulture de Montréal.

Chaque année, le mois de septembre amène une véritable fête pour les horticulteurs, jardiniers de profession ou amateurs. Je veux parler de l'exposition d'horticulture qui, sous les auspices de la Société d'horticulture de Montréal, offre aux regards de ceux qui ont le loisir et l'avantage de la visiter chaque année, les plus beaux spécimens des différentes variétés de plantes de potager, de parterre et de serre.

L'exposition de cette année, ouverte le 14 Septembre au Rond à patiner Victoria, a été remarquablement belle, sous tous les rapports, et de longtemps, à Montréal, on n'a vu aussi bien. L'organisation était bien meilleure que l'an dernier, et je crois me faire l'organe de tous les visiteurs, en rendant au Secrétaire de la Société d'horticulture, le tribut d'éloges qu'il mérite pour l'activité; et le bon goût dont il a fait preuve dans l'organisation générale. Monsieur Evans sait, chaque année, remarquer les défauts de l'exposition, et se donne pour tâche d'y remédier l'année suivante, et cela avec grand succès.

J'ai remarqué que l'arrangement des plantes était bien plus varié que d'ordinaire, et qu'il y avait beaucoup plus d'ordre dans les différentes classes de plantes et de légumes exposés.

La seule chose à laquelle on n'a pu remédier, et je sais que l'on se trouve en face d'une grande difficulté, c'est le retard apporté par les exposants, à amener leurs produits. De fait, cette année comme l'an dernier, le "*twelve sharp*," midi juste, fixé pour la fermeture des portes, n'est rien de plus qu'un midi à quatorze heures, puisque les portes n'ont été réellement closes qu'à deux heures.

Faisons maintenant une rapide revue de l'exposition, en commençant par les fruits. L'apparence générale de cette partie de l'exposition était bien supérieure à celle de l'an dernier, non seulement parcequ'il y avait un plus grand nombre d'entrées, mais encore parceque le coloris des fruits était bien plus parfait, ce qui s'explique par la grande différence de température entre l'été de soixante et dix neuf et celui de quatre-vingt. Les raisins attiraient surtout les regards, tant par leur grande variété que par la perfection des spécimens exposés. Je ferai en passant une remarque au sujet d'un prix décerné à bien mauvaise enseigne, de l'avis de tous les connaisseurs. Je veux parler du second prix donné à une grappe de "*White Syrian*," dans la classe de la grappe la plus grosse et la meilleure, "*the best and heaviest bunch*." Le *White Syrian* est une vigne qui charge beaucoup et qui produit d'énormes grappes, mais, en qualité il est détestable, et cela à un tel point que, pendant plusieurs années, il a été mis hors de concours. Il y a donc eu inadvertement de la part des juges qui ont donné le second prix à ce raisin, probablement sans l'avoir goûté, car, dans le cas contraire, ils l'auraient certainement mis de côté, comme ne rencontrant pas les con-

ditions du concours. Ceci est une erreur qu'il est du plus grand intérêt de signaler, car, bien des amateurs vont visiter l'exposition afin de connaître les meilleures variétés de raisins, et ceux qui voient un raisin remporter un prix comme étant le meilleur et celui produisant les plus grosses grappes, sont tentés de se procurer cette variété, qui approche autant que possible de la perfection. Or, ceux qui cultiveront le White Syrian parce qu'il a remporté un second prix dans cette classe, seront bien trompés.

Les poires étaient superbes, et il est réellement malheureux que la culture de ce beau fruit soit si difficile dans notre Province, car, certainement qu'à la vue des magnifiques échantillons exposés, tous les amateurs sont tentés d'en essayer la culture. Or, il est bien prouvé que le poirier ne vient passablement que dans la partie ouest de la Province, et, que là encore, ce n'est qu'avec des précautions infinies qu'on parvient à avoir des arbres qui restent sains pendant un nombre d'années très-restreint.

Quant aux pommes, c'est par excellence le fruit du Canada, et cela est bien prouvé par le grand nombre de variétés exposées, variétés dont les échantillons sont presque tous des modèles de perfection dans leur genre.

La prune ne semble pas être d'une culture aussi facile que la pomme, si l'on en juge par la rareté des échantillons. Pourtant, certains comtés de la Province sont très-favorables à la culture de cet excellent fruit, et je puis citer entr'autres, les comtés de Québec, de Bellechasse, de Montmagny, de L'Islet et de Kamouraska, où on récolte les meilleurs prunes possible, et ce, en grande abondance.

Je ne mentionne que pour la forme les pêches cultivées en serre, et qui, en conséquence, ne présentent d'intérêt que pour le petit nombre de privilégiés qui peuvent se donner le luxe d'une serre.

Passons aux légumes. Tomates excellentes et présentant une variété telle que les plus experts s'y perdaient. C'est une des plantes qui se sont le plus perfectionnées par la culture, et il y a loin aujourd'hui de la tomate informe des anciens jours remplacée par les beaux fruits aux joues lisses et sans dépressions de la "Trophy" et autres semblables. Les courges présentaient une variété de la Hubbard, grise et garnie de petites excroissances, très-recommandable. Jamais plus beau blé d'inde ne peut être produit ici que celui dont les échantillons nombreux s'offraient à la vue. Les choux, choux-fleur, choux de Savoie, de Bruxelles, navets, étaient de première qualité. Les racines, en générale, étaient la partie de l'exposition de légumes qui offrait le plus grand attrait. Il y avait surtout une collection de racines de toutes espèces, exhibée par Monsieur W. Evans, grainetier de Montréal, qui lui fait le plus grand honneur, et qui méritait à juste titre le prix spécial qui lui a été décerné. Les patates, comme de coutume depuis plusieurs années, étaient surtout représentées par la *Early rose*, Rose Hâtive, qui semble être, à bon droit la favorite, bien qu'à mon avis, elle soit égale en qualité par la *Snow Flake*, Flocon de neige. Je dirai ici en passant que l'on semble être sous une fausse impression, en ce qui regarde les collections de ce tubercule, pour lesquelles on offre des prix. Certains exposants s'imaginent qu'il suffit d'exposer un nombre indéfini de pommes de terre, de n'importe quelle qualité elles soient, pour remporter un prix. C'est là une grande erreur, car les juges s'arrêtent bien plus à la qualité qu'au nombre de variétés exposées, et cela avec raison. Il en est de même de ceux qui s'imaginent avoir un prix si le chou, le melon, etc., qu'ils exposent est le plus gros. Pourtant, dans une exposition comme celle dont je m'occupe, où l'on donne des prix pour les meilleurs légumes pour la table, il arrive que les plus gros légumes sont généralement mis de côté comme étant trop aqueux pour être les meilleurs. Avis à ceux qui seraient tentés de tomber dans cette erreur.

Je laisse le département des gourmands pour visiter celui des gens à goûts plus relevés, celui des fleurs. En commençant par les fleurs coupées, *cut bloom*, je remarquerai de suite que les giroflées n'étaient pas représentées, et que les verveines étaient toutes de mauvaise qualité. A part cela l'exposition de fleurs coupées était bonne, bien qu'à mon avis, elle fut le département le moins remarquable. Mais, ce qui manquait sous ce rapport était amplement compensé par le magnifique étalage de plantes de serre, qui surpassait de toute manière tout ce qui a jamais été exhibé à Montréal, de l'avis des plus anciens exposants. Les palmes, les fougères, et les autres plantes de serre, placées à l'entrée de la salle, présentaient un coup d'œil féérique, et les émanations des arbres héliotropes chargés de fleurs, et des autres plantes rendaient l'illusion complète, en faisant croire que l'on se trouvait au milieu d'un jardin des tropiques. Les bégonias, les fuchsias, les abutilons, les bouvardias, et les coleus, dont les variétés augmentent chaque jour, rivalisaient de beauté, et l'œil fasciné par tant de magnificences, ne savait quoi admirer plus spécialement dans ce superbe déploiement des beautés de la nature. Il y a cependant une ombre au tableau. Je regrette d'avoir à constater que les géraniums et les pélargoniums perdent de leur popularité. Il n'y avait pas un seul pélargonium dans la salle et les géraniums étaient pauvrement représentés. Pourtant c'est une classe de plantes dont la variété, le coloris, et surtout la grande rusticité sont des titres suffisants à l'estime des amateurs, et ces qualités ne sont surpassées, ce me semble, dans aucune autre classe de plantes. Il faut croire qu'en cela, comme en toute autre chose, la mode y est pour beaucoup, et, comme la mode ne souffre pas d'argumentation je m'incline, tout en gardant mon opinion.

Les ouvrages en fleurs naturelles, tout en étant remarquables, étaient moins nombreux que l'an dernier. Ce qu'il y en avait témoigne du bon goût des personnes qui se livrent à ce genre de décoration.

Avant de terminer, jetons un regard sur les deux espèces des pavillons qui étaient dressés au milieu de la salle, sur les côtés, et qui étaient ornés des fleurs et des plantes les plus rares. Ces deux pavillons étaient d'un merveilleux effet, et contribuaient pour beaucoup à la beauté de l'ornementation de la salle.

Il est réellement malheureux qu'une si belle exposition n'ait pu être visitée par la moitié des gens qui se proposaient de le faire. Par la faute de je ne sais qui, l'exposition d'horticulture a eu lieu dans les premiers jours de l'exposition provinciale, et, comme la majeure partie des visiteurs attendaient que l'exposition agricole, qui ne s'est ouverte que le 21, fut au complet, pour venir à Montréal, il est arrivé que tous ces visiteurs des quatre derniers jours n'ont pu visiter l'exposition d'horticulture. De cela la Société d'horticulture de Montréal ne saurait être tenue responsable, car, le 14 septembre est déjà une saison un peu reculée pour une exposition du genre de celle qu'elle fait, et elle ne saurait la mettre plus tard sans compromettre son succès.

Les beaux résultats de l'exposition de cette année, doivent être un grand encouragement pour les membres de la Société, et il faut espérer que, de son côté, le public saura rendre ces résultats encore plus beaux, en encourageant, autant qu'il est en son pouvoir, la réunion d'hommes dévoués qui font de si généreux efforts pour favoriser le progrès de l'agriculture et en particulier de l'horticulture et de l'arboriculture fruitière. Je convie donc, en terminant, tous les amateurs et jardiniers de profession à s'enrôler dans les rangs de cette société, et à contribuer à la beauté des expositions à venir, en y apportant le produit de leurs connaissances et de leurs labeurs.

Une visite à St-Paul d'Abbotsford.

La Société d'horticulture d'Abbotsford tenait son exposition annuelle de fruits, fleurs et légumes, à St-Paul d'Abbotsford, le 24 septembre dernier. Sachant d'avance combien l'arboriculture fruitière a fait de progrès dans cette partie du comté de Rouville, grâce aux efforts des horticulteurs si bien et si avantageusement connus, de cette région, je n'ai pas voulu laisser passer cette belle occasion de constater par moi-même les succès remportés par Messieurs Gibb, Fisk, et autres, dont les fruits avaient déjà attiré mon attention aux expositions d'horticulture de Montréal, l'année dernière et cette année. Je dirai de suite que j'ai été bien payé de mon trouble, et que j'ai constaté des résultats encore plus beaux que ceux anticipés.

Mon intention n'est pas de faire un rapport sur l'exposition que j'ai visitée. Notre habile correspondant, monsieur Chs. Gibb, nous a promis un rapport détaillé qui sera d'autant plus intéressant qu'il sera fait par celui qui contribue pour la plus grande part à l'avancement de l'horticulture, et à l'organisation des expositions de la Société d'horticulture d'Abbotsford. Je veux simplement donner à mes lecteurs une idée des travaux opérés par monsieur Gibb et ses confrères d'Abbotsford, et montrer les succès qui attendent ceux qui veulent s'occuper sérieusement d'horticulture, cette branche de l'agriculture qui est la plus rémunérative pour ceux qui s'y livrent d'une manière entendue.

Avant de parler de ce que j'ai vu et remarqué au cours de mon excursion, je dois présenter mes compliments aux dames et demoiselles de St-Paul d'Abbotsford, pour la manière gracieuse dont elles ont fait les honneurs de l'endroit aux visiteurs de l'exposition. Des tables avaient été dressées sous une vaste remise, et là, tous ceux ayant faim et soif trouvaient un *lunch* appétissant pour se restaurer. La table était des plus propres, et pour la modique somme de vingt cinq centins, on servait un repas que l'on ne saurait avoir à la ville, aux restaurants à la mode pour moins de cinquante centins. Ces dames étaient d'une grande politesse et pressaient, contre l'ordinaire usage, leurs hôtes de se servir amplement des excellents mets mis à leur disposition. Pour tout dire, nous sommes sortis de table tellement enchantés du diner, et surtout de nos aimables hôtes, que nous nous disions que ça valait la peine de venir à Abbotsford, rien que pour prendre ce repas. La somme de vingt cinq centins, prélevée dans un but d'utilité publique, n'entre donc pas en ligne de compte, et je remercie ces dames de leur charmante hospitalité.

Sans parler en détail de l'exposition je ne puis m'empêcher de dire un mot des magnifiques raisins que j'y ai vus. La plupart de ces raisins ont été récoltés à Abbotsford, et ils soutenaient bien la comparaison avec ceux des Etats-Unis que l'on voyait à côté. Abbotsford, situé sur le flanc sud-ouest de la Montagne Yamaska, semble un endroit extraordinairement propice à la culture de la vigne, et j'ai vu sur la ferme de monsieur Gibb plusieurs variétés portant fruit, et dont les raisins étaient bien mûrs et d'excellente qualité. L'Adirondac, le Hartford Prolif, le Concord, le Salem, et un nombre d'autres, promettent de bien s'acclimater, et nul doute qu'avant longtemps, grâce aux essais incessants et intelligents de monsieur Gibb et de ses confrères, la Province de Québec sera dotée de plusieurs espèces de vignes américaines se faisant bien à notre climat, avec certains soins spéciaux amplement payés par le produit.

J'ai visité en détail la propriété de monsieur Gibb et j'ai pu ainsi me rendre compte de l'immense somme de travail fait par cet habile horticulteur, pour l'avantage de la Province. Monsieur Gibb a d'immenses vergers, environ vingt arpents en superficie, dans lesquels on rencontre toutes espèces de fruits cultivables en Canada. De toutes les expériences faites là, il ressort que là comme ailleurs, la Fameuse est la pomme la plus

profitable comme pomme de marché, on même temps qu'elle est difficilement surpassée pour la qualité. Monsieur Gibb à plusieurs arpents plantés on Fameuse, et son fermier nous dit que c'est la partie de son verger qui le paye le mieux. J'ai visité avec un grand intérêt un magnifique verger de poiriers qui commence à être en rapport. Instruit par sa propre expérience et celle de ses dévanciers, monsieur Gibb a pris toutes les précautions possibles pour assurer le succès de ce verger. Il est entouré de tous côtés par un brise-vent formé de trois rangées épaisses d'arbres verts, pins, sapins et surtout épinettes de Norvège. Les poiriers sont superbes et semblent très-vigoureux. Mais il n'y a pas à se fier à cette belle croissance, car c'est un des défauts du poirier, dans notre climat rigoureux, de croître trop rapidement, ce qui l'empêche de mûrir son bois. Une gelée tardive qui est passée au printemps lorsque les poiriers étaient en fleurs, les a empêchés de porter fruit. Espérons que les soins de monsieur Gibb seront récompensés de succès, et que le climat ne se montrera pas sans pitié pour le fruit de tant de labeurs.

Monsieur Gibb fait une spécialité d'essayer la culture de tous les arbres forestiers étrangers qui ont de la valeur et semble être susceptibles de s'acclimater dans la Province. J'ai visité en détail sa pépinière d'arbres forestiers, et entr'autres essences, j'y ai remarqué le Catalpa, arbre des Etats-Unis, d'une croissance très-rapide, à feuillage luxuriant, et qui semble avoir bien supporté les rigueurs des deux hivers qu'il a passé ici. Monsieur Gibb a aussi fait l'essai de différentes espèces de sorgho, et autres plantes, comme fourrages verts, et les échantillons que j'en ai vus sur pied, ayant des épis de graines bien mûres, semblent prouver que ces précieuses plantes fourragères sont d'une culture facile dans notre pays. Les petits fruits, framboises, mûres, ronces, etc., sont aussi l'objet des essais de monsieur Gibb, et, de fait, rien de ce qui peut être de quelque utilité pour l'horticulture n'est négligé par lui.

Il serait à souhaiter que nous eussions dans notre pays, où l'agriculture en général est si négligée, plusieurs hommes assez riches, laborieux et désintéressés pour coopérer aux travaux d'expérimentation de monsieur Gibb. Espérons que le noble exemple donné par ce monsieur trouvera de nombreux imitateurs.

Avant de terminer ces lignes, je veux mentionner le nom de monsieur Alexandre Choquet, horticulteur de St-Hyacinthe, dont j'ai eu l'avantage de faire la connaissance au cours de mon excursion. Monsieur Choquet s'occupe beaucoup et depuis de longues années de la culture de la vigne, et a été choisi comme l'un des juges dans le département des raisins, à Abbotsford. Monsieur Choquet a exhibé à cette exposition deux variétés de raisins qu'il cultive dans le pays depuis soixante ans, avec un succès jamais démenti. L'un de ces raisins est bleu, à grappes petites, compactes, et ayant un grain comparativement petit. Il est d'excellente qualité, sans parenchyme à l'intérieur, et produit beaucoup. L'autre espèce est un beau raisin blanc, à grappes de grosseur moyenne, dont les grains sont à peu près du volume du Hartford Prolif. Ce raisin est un des meilleurs raisins cultivés en plein air que j'aie goûtés. Ces deux vignes ont été importées de France au pays, depuis au delà de cent ans, et ont toujours été cultivées avec le plus grand succès. Je crois qu'on devrait en essayer la culture partout où les vignes américaines réussissent. Monsieur Choquet en a quelques plants de cinq ans dont il peut disposer au prix de une piastre le plant. Nous nous proposons d'essayer ces deux variétés qui nous semblent être précieuses pour la Province, vu leur rusticité. J. C. C.

Cheval Percheron.—Notre gravure représente un Percheron noir récemment importé aux Etats-Unis. On s'accorde à reconnaître à la race percheronne des qualités qui rappellent

à s'y tromper celles qui possédaient notre belle race canadienne. Malheureusement, les types importés au Canada ont été en règle générale assez mal choisis. Nous espérons que le jour viendra où l'on enverra chercher en France le trotteur percheron pesant 1350 lbs et faisant ses dix milles dans trente minutes. Voilà, ce nous semble, ce qu'il nous faut pour constituer notre race de chevaux, autrefois si recherchée.

Le pied du cheval et les soins à lui donner.

L'importance d'une connaissance exacte, pour nos lecteurs, du pied du cheval, nous engage à essayer, dans une série d'articles, de les familiariser avec ce membre si utile, qui est aussi beau dans son mécanisme, et aussi merveilleusement adapté à sa fin, que tout ce qu'on peut trouver dans toutes les œuvres du Créateur. Nous admettons tous la vérité de l'adage "pas de pied pas de cheval", nous reconnaissons tous le fait que le pied est parfaitement adapté à l'usage auquel il est destiné, et, cependant, nous sommes malheureusement obligés de constater que les maladies et dérangements du pied causent, directement ou indirectement, plus de pertes aux propriétaires de chevaux, que toutes les autres maladies auxquelles l'animal est sujet.

étreignent le sol sur lequel sont exécutés les mouvements propulsifs.

Aucun des mécanismes que nous connaissons n'a autant de fonctions à accomplir que le pied du cheval. Il consiste en un doigt terminal osseux, qui est recouvert par des tissus vasculaires sensibles, nécessaires pour retenir une couche protectrice plus molle, et cependant ferme et élastique, qui est la corne du sabot. Nous devons indiquer les usages de l'arrangement des membres avant d'étudier le pied.



Cheval Percheron.

Certainement que cela ne devrait pas être: certainement qu'on doit être capable de conserver à ce merveilleux mécanisme de la nature, son utilité, même dans l'état dégénéré de la domesticité.

Nous n'hésitons pas à dire qu'on le peut, et qu'il suffit d'en connaître la structure et la nature, et d'avoir un peu de sens commun, pour le maintenir en bon état.

Anatomie du pied du cheval

On ne doit pas considérer ni étudier le pied seul, mais en relation avec le membre dont il forme l'extrémité. Il est la base de support, le point d'appui des leviers sur lesquels les efforts de contraction musculaire, résultant des mouvements de progression du corps, sont concentrés. Dans les membres antérieurs ils supportent la pesanteur; tandis qu'en arrière, ils ne sont pas seulement la base de support, mais encore ils

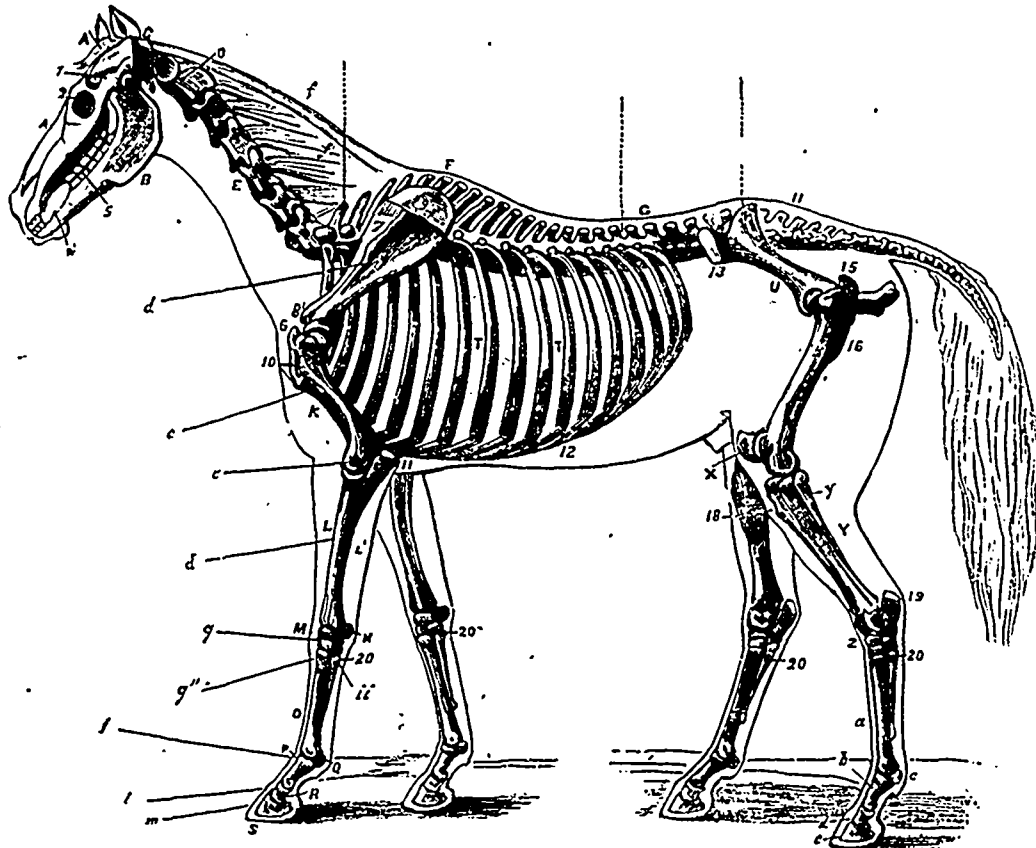
La gravure 1 représente les membres en position. On remarquera que les membres antérieurs ne sont pas articulés directement avec le tronc, y étant simplement attachés par des muscles recouverts de la peau; *scapula b* est placé obliquement sur le côté de la poitrine, ou il se meut librement, et s'articule par son extrémité inférieure à peu près à angle droit avec l'*humerus c*, qui, à son tour, s'articule avec le *radius d* et l'*ulna e*, par une forte jointure à charnière. Le *radius d* est un os fort et gros formant par son extrémité supérieure la jointure du coude et par son extrémité inférieure la jointure supérieure du *carpus*. Cet os s'étend dans une direction oblique en bas et en avant, et présente une légère courbe dont la convexité est en avant. Le genou (*carpus*) *f* consiste en deux rangs d'os de forme irrégulière couverts de cartilage et réunis par des ligaments, le tout reposant sur la tête du *métacarpe*, formant un tampon à ressort qui amoindrit le contre-coup, et en détruit l'effet.

Le *metacarpus g* formé de la tête de l'os *h* et de celle des deux os *ii*, est placé presque perpendiculairement, quoique chez la plupart, il soit incliné en bas et en arrière, vers la jointure du fanon. Le fanon est composé de la partie inférieure de l'os canon et du grand paturon qui s'incline vers le bas et en arrière. Pour que les tendons puissent passer sur la partie postérieure de cette jointure, sans que ni l'un ni les autres, ne soient embarrassés, une magnifique poulie est formée par les deux os *sessamoides k* recouverts d'un écroule cartilagineux. Le petit os du paturon *l* s'articule avec le grand, presque dans la même direction : c'est un os court et fort qui s'articule par son extrémité inférieure avec l'os *pedis*, formant avec lui une jointure (*coffin-joint*). L'os *pedis m*, os du pied, et ses dépen-

qui est en forme de navette et occupe l'espace entre les ailes, la partie inférieure étant en forme de poulie et recouverte de cartilages formant une magnifique poulie sur laquelle passe le tendon dexteur pour aller s'insérer à la surface de l'os *pedis*.

Le caractère général de cet os est remarquable pour sa légèreté, sa porosité et sa dureté. Le caractère de la substance dont il est composé est d'être dense, dure, très-poreuse cependant, étant la plus poreuse de tout le corps, percée dans toutes les directions pour faciliter la circulation des artères et des nombreux vaisseaux sanguins nécessaires à la nourriture des structures vasculaires qui le recouvrent et secrètent la corne qui l'enveloppe.

On voit donc que l'extrémité pédestre de la jambe du



Squelette du cheval.

dances, demandent notre attention immédiate, comme étant une partie importante de la structure du pied. C'est cet os qui donne au pied sa forme et sa taille, principalement aux côtés en avant, et au dessous, les parties plus molles se conformant toujours aux altérations qui peuvent survenir naturellement ou par maladie. Placé sur une surface plane, il s'y trouve à peu près de niveau ; quelque fois il est légèrement arqué vers l'orteil, et souvent légèrement vers le talon.

La partie inférieure est en forme de demi-lune, concave et présente à sa partie postérieure des points d'attache pour l'os et les ligaments *naviculaires*, et une dépression en forme de demi lune pour l'insertion du *flexor pedis*. Ses côtés se prolongent en arrière par des ailes, qui sont surmontés de deux cartilages latéraux, qui servent à tenir ouvert le talon, et contribuent à un degré merveilleux à l'élasticité générale du pied. En face de l'articulation se trouve une proéminence, qui a le double emploi de prévenir la dislocation et d'attacher le tendon *extensor*.

La concavité postérieure est occupée par l'os naviculaire

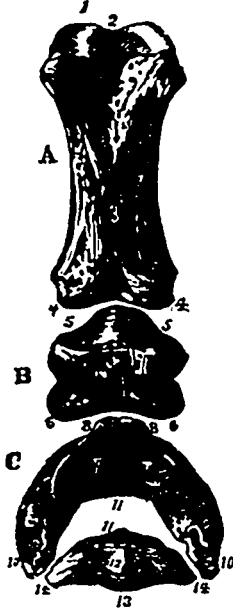
cheval, est, même dans sa base osseuse, d'une structure complexe. Avant de procéder à l'étude de la partie molle du pied et de la boîte cornée, le sabot, qui l'enveloppe, nous indiqueront, en passant, les ligaments qui lient les os, et les muscles qui les font mouvoir.

La jointure de l'épaule, toute importante qu'elle soit, n'a pas de ligaments qui réunissent les os, excepté le ligament capsulaire qui couvre la jointure et en contient l'huile. Les muscles sont tellement disposés et attachés, qu'ils servent non seulement de leviers de mouvement, mais encore de lien aux os.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, l'épaule n'a pas de connection articulaire avec le tronc, étant attachée librement par des muscles qui augmentent l'élasticité générale, et empêchent le contre-coup et la compression de la poitrine et empêchent, par conséquent, que les organes délicats qu'elle contient ne soient endommagés.

On voit que les muscles de la poitrine, de l'épaule et de l'avant-bras sont disposés de manière à pouvoir coopérer de la manière la plus efficace possible à l'élevation et à la progression

du membre, tandis que la direction de l'articulation des os l'intervient des tampons, les ligaments à demi élastiques et les poulies lubrifiées du genou, du métacarpe et du fanon, tout enfin, montrent la merveilleuse toute-puissance du pouvoir créateur pour pourvoir à la protection du pouvoir moteur dans l'animal.



Pied de cheval

On ne peut contempler l'arrangement de la patte du cheval du genou en descendant, sans être émerveillé de la sagesse du Créateur, qui a ainsi tout disposé pour le confort et la conservation de ses créatures. Cependant, le pied se présente, dans cet article plus particulièrement à notre considération.

En conséquence, nous indiquerons simplement les ligaments et les tendons qui sont d'un si grand aide pour pourvoir à cette belle élasticité caractéristique de la jambe du cheval, qui aide tant à la structure du pied en le préservant des effets injurieux du contre-coup, et des accidents auxquels il est tant exposé dans la domesticité.

La question agricole.

Nos lecteurs ont eu l'occasion de lire les nombreux écrits qui ont été publiés dans le *Journal d'Agriculture* sur la question agricole (On verra par le discours de Monsieur Lesage, assistant-commissaire de l'Agriculture pour la province de Québec, que cette question est loin d'être épuisée.

DISCOURS DE M. SIMÉON LESAGE A LA CONVENTION CANADIENNE, LE 26 JUIN A QUÉBEC.

Messieurs, Mesdames et Messieurs.—En acceptant de traiter la question agricole dans cette Convention, je ne me suis pas dissimulé la difficulté de la tâche qui m'était ébue, car ce n'est pas seulement avec de la rhétorique et du sentiment que l'on peut aborder ce sujet. S'il suffisait d'appartenir à l'agriculture par droit de naissance, d'avoir pour cette première industrie de l'homme un penchant irrésistible, et de croire avec nos hommes les plus éclairés que dans l'agriculture se trouve le ressort le plus puissant de notre nationalité, j'ose dire que je me croirais excusable de m'être laissé tenter par un pareil sujet; mais il y a plus, les fonctions que je remplis dans le département de l'agriculture m'avaient, ce semble, désigné de telle manière au choix de mes collègues du comité, que c'eût été reculer devant le devoir que de ne pas faire acte de bonne volonté.

C'est donc par devoir d'état, et avec le ferme désir d'être utile à nos compatriotes que j'entreprends d'émettre les quelques idées que je me suis formées sur la question agricole, dans mes rapports fréquents avec nos hommes publics, avec les agronomes les plus en vue de notre province, et surtout dans mes rapports d'intimité avec les cultivateurs que j'ai l'avantage de compter au nombre de mes parents et de mes amis.

Après les discours si éloquentes et si émouvants que nous avons entendus depuis que siège cette convention, je sens que j'ai besoin de toute votre indulgence pour que vous me suiviez dans le terre-à-terre, un peu réaliste parfois, où je vais être obligé de vous conduire. Mais si j'ai la bonne fortune de vous faire partager les saines émotions que fait naître en moi toute question qui se rattache étroitement aux intérêts vitaux de notre nationalité, j'aurais pris le bon moyen de vous intéresser, car alors vous oublierez celui qui parle pour vous laisser absorber par le sujet. Et quel sujet plus digne de fixer un moment l'attention d'une assemblée comme celle à laquelle j'ai l'honneur de m'adresser!

On l'a bien dit souvent mais on ne saura trop le répéter, c'est à l'agriculture fertilisée par la religion que nous sommes redevables de notre conservation: comme race distincte sur ce continent, c'est à elle que nous sommes redevables de cette force d'expansion qui nous distingue, et c'est encore sur elle que nous devons compter pour l'avenir. Je ne connais rien d'aussi difficile à entamer qu'une bonne paroisse

canadienne bien organisée. Il n'y a de prise nulle part pour la transformation dans cette communauté d'honnêtes laborieux. Ils vivent entre eux, se marient rarement en dehors de la paroisse et prennent à la longue une physionomie spéciale qui fait de chaque paroisse un type particulier, une petite société complète parfaitement reconnaissable dans la mosaïque dont notre province est composée. Si donc nous conservons chacune de nos paroisses telles qu'elles sont, si nous en fondons de nouvelles à l'image des anciennes, nous aurons en mesure d'accomplir la tâche qui nous a visiblement été assignée comme race dans cette partie de l'Amérique. Pour cela, il faut deux choses: rester propriétaires du sol que nous avons défriché, et continuer à déverser l'excédant de population des vieilles paroisses sur les terres du domaine public.

Or pour rester propriétaires du sol, et pour continuer à agrandir notre domaine, il est nécessaire que nos cultivateurs déploient dans les travaux de leur fermes l'adresse, le soin, le bon goût et l'intelligence qu'ils savent déployer, dans leurs constructions, par exemple, et qu'ils adoptent petit à petit les perfectionnements de culture et d'élevage qui sont à leur portée.

Je ne suis pas de ceux qui croient que ce que l'on est convenu d'appeler la routine en agriculture puisse être attaquée de front avec succès. Le meilleur moyen d'en avoir raison, suivant moi, c'est de prêcher à la masse des cultivateurs de faire bien ce qu'ils font déjà. Cela paraît bien simple et à la portée de tout le monde: cependant quel merveilleux changement ne verrions nous pas s'opérer, si, une bonne fois, chacun était bien convaincu de cette maxime élémentaire et la mettait en pratique. Cela signifierait: bons labours, bons hersages, égouts suffisants, bonne récolte de grains et de fourrages, un peu de légumes pour utiliser les engrais recueillis sur la ferme, un petit troupeau bien nourri, bien logé: tout cela sans sortir du sentier battu,

Au bout de quelques années de ce régime fortifiant viendra le temps de dire à ce cultivateur bien disposé. Il ne faut pas en rester là. Vous voyez ce que rapporte une culture soignée: si, au lieu de garder toujours la même prairie autour de vos bâtiments et le même champ de patates sur le même coteau, vous faisiez des prairies nouvelles et un nouveau champ de légumes à tour de rôle jusqu'à ce que vous eussiez fait ainsi le tour de votre ferme, tout en augmentant par degrés vos cultures de plantes sarclées, vous auriez bien vite détruit les mauvaises herbes, vous augmenteriez beaucoup le rendement de votre terre, vous pourriez servir à votre bétail une nourriture plus riche, et vous en tireriez double profit, soit pour la fabrication du beurre ou du fromage, soit en le vendant pour la boucherie.

C'est ainsi que le progrès agricole s'est introduit dans plusieurs paroisses de ma connaissance, et qu'il s'y est propagé, à pas lents d'abord, puis ensuite, l'émulation s'est mis de la partie, et on peut d'années la bonne culture y est devenue presque générale. Cela s'est opéré sans bruit, sans grands déboursés, j'oserai dire presque sans efforts autres que le travail, parce qu'une fois le bon exemple donné, les avantages qui découlent de la bonne culture l'ont fait adopter par le grand nombre.

Dans la plupart des cas, les bons exemples dont je parle viennent de citoyens éclairés établis dans nos campagnes, qui savent mettre à profit dans leurs travaux agricoles les connaissances qu'ils ont acquises, et l'esprit de calcul nécessaire pour n'entreprendre que ce qui peut donner des bénéfices certains. Ici ce sera un marchand enrichi, là ce sera un digne curé, un médecin, un notaire, voir même un avocat. Mais pour que l'exemple donné par ces messieurs soit profitable et trouve des imitateurs, il faut de toute nécessité qu'ils produisent beaucoup avec peu d'argent et que ce dernier point surtout ne puisse être révoqué en doute, car du moment qu'un cultivateur a d'autres moyens de subsistance que ceux que lui donne sa ferme, il est facilement soupçonné de n'opérer ses merveilles qu'à force d'argent, et alors le bon exemple qu'on s'efforce de donner, au lieu de favoriser le progrès, sert plutôt d'argument à l'encontre de toute innovation.

Il se trouve aussi, mais de loin en loin, des habitants modèles qui ont puisé le goût de la bonne culture dans nos publications agricoles, j'en ai connu un entr'autres qui, à l'époque de son mariage, en était encore à se faire lire son journal d'agriculture, puis il a appris à le lire lui-même et est devenu un parfait cultivateur. Voilà un modèle qu'on ne saurait trop proposer à l'imitation des cultivateurs.

Nos écoles d'agriculture si modestes qu'elles soient ont contribué elles aussi, pour leur bonne part, au perfectionnement de la culture et de l'élevage du bétail. Le nombre des élèves qui ont suivi leurs cours est malheureusement très restreint, mais ces élèves font école autour d'eux, et propagent par leurs succès marquants les bons enseignements qu'ils ont reçus de leurs professeurs. Ceux qui nient l'efficacité de ces écoles ne tiennent peut-être pas suffisamment compte des difficultés qu'elles ont eu à surmonter, ils exigent peut-être d'elles des cultures trop royantes et trop au-dessus de la portée des cultivateurs qui les entourent. J'acquiescerai que pour ma part ce n'est pas sans une vive défiance que je verrais nos écoles se lancer exclusivement dans ce

qu'on peut appeler la culture transcendante et dans l'élevage des animaux titrés.

Donnons à nos écoles d'agriculture encore un peu de temps pour faire leurs preuves et pour se conformer à ce que le conseil d'agriculture leur prescrit; donnons à nos écoles élémentaires le temps d'inculquer à la jeune génération le petit catéchisme agricole, qui vient si heureusement d'y être introduit; tâchons de répandre de plus en plus dans les campagnes nos excellentes publications agricoles et avant qu'il soit longtemps tout cela portera ses fruits.

C'est une habitude par trop uniforme, parmi ceux qui s'intitulent les amis éclairés de l'agriculture, de dire sur tous les tons que nos gens n'y entendent rien, qu'ils perdent leurs temps en travaux improductifs, et que d'autres à leur place feraient beaucoup mieux, habitude tellement uniforme qu'on a fini par croire à la lettre ce qu'ils disent, et par le laisser dire aux autres. Au risque de passer pour un optimiste, je me permettrai de dire que je ne trouve pas que notre agriculture en soit rendue à un état aussi désespérant, et qu'on l'a jugée souvent et surtout laissé juger au dehors avec une sévérité qui frisait l'injustice.

Ceux qui ont eu l'avantage de parcourir les belles paroisses que sillonne aujourd'hui le chemin de fer de la rive Nord, depuis Québec jusqu'à Ottawa, ont pu se convaincre que, sur la plus grande partie de ce vaste territoire, la prospérité apparente de ces cultivateurs ne le cède en rien aux meilleurs districts ruraux des autres parties du pays. Je signale cette partie de la province parce que je la connais mieux, et surtout parce que j'ai été témoin en plusieurs occasions de l'étonnement parfaitement sincère de bon nombre de voyageurs qui n'auraient jamais cru que de si beaux champs, de si belles cultures, de si riches habitations pussent se succéder dans notre province sur un aussi long parcours. Il me serait facile d'indiquer maint autre district également florissant sur la rive Sud du Saint Laurent, qui, la première fois que je les ai visités, m'ont étonné moi-même par leur richesse, tant l'on a réussi à généraliser l'impression que l'agriculture est partout en souffrance.

Ce que j'en dis n'est pas dans un but de vantardise, non, c'est afin de justifier la proposition que j'ai émise en commençant, que pour faire progresser notre agriculture il n'est pas nécessaire de faire table rase de toutes les méthodes que nous avons, puisqu'il y a une portion considérable de notre province où elles réussissent. Que notre ambition soit donc de perfectionner ce que nous avons et non pas de révolutionner.

Cependant, il est un point sur lequel j'admets volontiers un changement de front. Jusqu'ici un trop grand nombre de nos cultivateurs ont compté sur la vente des grains comme appoint principal. Il devient de plus en plus évident pour tout le monde qu'il faudrait s'adonner de préférence à l'élevage du bétail, l'adopter comme base d'opérations, faire consommer sur place la plus grande partie des produits de la ferme, les convertir en beurre, en fromage et en viande de boucherie. C'est à cela que nous devons arriver le plus vite possible. Si nous voulons participer au grand commerce d'exportation de bétail vivant qui ne fait que de naître, et qui est déjà en voie de devenir une des principales sources de richesse de notre pays.

Au reste, personne ne conteste aujourd'hui qu'à la longue l'exportation des grains est ruineuse pour tous les pays qui s'y laissent entraîner trop avant.

En fait d'élevage comme en fait de culture je serais de facile composition pour commencer, si l'on voulait s'y adonner sérieusement et sans retard. Nos grands éleveurs ne sont pas encore d'accord entre eux sur la question de savoir quelle est la race d'animaux qui devrait être adoptée de préférence; les uns tiennent pour les Durhams, les autres pour les Ayrshires, celui-ci pour les Hereford, celui-là pour les Devon, enfin les Alderney et les Jersey ont leurs partisans non moins convaincus que les autres. Une chose qui m'étonne c'est que les animaux de race canadienne n'aient pas comme les autres leurs partisans dans la presse agricole et dans les expositions surtout. Cela tient, je suppose, à ce que les éleveurs d'animaux canadiens sont moins versés que les autres dans la littérature; car je sais que c'est une opinion très généralement répandue parmi les habitants, qu'il est aussi profitable, même plus profitable de s'en tenir à l'élevage des animaux canadiens qu'à l'élevage des animaux importés, pourvu qu'on leur donne le soin et l'alimentation que les éleveurs d'animaux importés donnent à tous les grands personnages dont se composent leurs troupeaux.

Si j'étais grand cultivateur, je serais tenté de faire une expérience raisonnée et chiffrée des résultats que l'on peut obtenir avec un troupeau de vaches canadiennes bien choisies et soumises au régime le plus propre à embellir leurs formes et à développer leurs qualités utiles. J'ai la naïveté de croire qu'avec une mise de fonds comparativement minime, j'arriverais à former un troupeau qui, par la forme, les couleurs et surtout par les qualités lactifères, se rapprocherait beaucoup des vaches Jersey; car enfin nos animaux sont par leur origine de même provenance que les célèbres races des Îles de la Manche. Mais

d'ici à ce que cette expérience soit faite, il faut je suppose se résigner à subir la domination des races en vogue, et laisser à chacun le soin de choisir celle qui lui donnera les plus gros profits. Ce qui importe avant tout, c'est qu'on se pénétre sur toute la ligne de la nécessité, je devrais dire de l'urgence, de faire un grand effort pour donner à l'élevage la place qu'il devrait occuper dans l'économie de nos fermes. Ce serait là le moyen le plus sûr de faire progresser rapidement les paroisses déjà formées et d'en faire surgir de nouvelles comme par enchantement, car les beaux troupeaux ne se forment et surtout ne se maintiennent que par les belles cultures. Ne vous semble-t-il pas aussi, comme à moi que ce serait rehausser encore la position de la grande masse de notre population que de la pousser à outrance dans cette voie, et par là d'accroître en elles ses traits de ressemblance avec les peuples pasteurs si renommés pour leur indépendance, leur fierté et la noblesse de leurs sentiments.

Tels sont, suivant moi, les principaux moyens à l'aide desquels ceux qui ont vraiment à cœur d'entrer dans la voie du progrès agricole peuvent faire le premier pas. Si empruntant à la solennité de cette réunion une importance exceptionnelle, ces vérités élémentaires pouvaient pénétrer, fructifier partout où il est nécessaire qu'elles soient entendues, j'ose dire que parmi tous les bons résultats que nous nous sommes promis de cette convention, celui-là ne serait pas le moins utile.

Si maintenant nous jetons un rapide coup d'œil sur les grands projets qui s'élaborent autour de nous dans l'intérêt de l'agriculture, nous trouverons de nouveaux motifs d'avoir foi en l'avenir.

Depuis plusieurs années le gouvernement de cette province fait les efforts les plus louables pour introduire ici la fabrication du sucre de betteraves, et je me plais à espérer que nous touchons de bien près à la réalisation de cette féconde entreprise. Une compagnie est déjà organisée à Farabam, et une autre s'annonce à Berthier (en haut) sous les auspices les plus favorables. Les conditions avantageuses faites à cette industrie par notre tarif actuel, conditions que la politique protectionniste de notre pays semble devoir lui garantir, durant bon nombre d'années ne permettent pas de douter du succès de ces entreprises. Il est possible que je m'exagère l'influence que devra avoir sur notre agriculture l'introduction de cette nouvelle industrie, mais je crois voir en elle l'appât le plus séduisant qui ait encore été offert à nos cultivateurs pour s'adonner sérieusement à la culture des plantes sarclées. Que ces fabriques réussissent, qu'elles se multiplient, et avant peu la surface arable de notre province aura été renouvelée; les labours profonds, les riches engrais que nécessite la production de la betterave auront rendu à notre sol sa fertilité première.

Je comprends que l'on diffère d'opinion sur cette question tant débattue du libre-échange et de la protection, quand il s'agit d'industries qui tirent de l'étranger leur matière première; mais pour les industries à base agricole, comme celle de la fabrication du sucre de betteraves, il ne devrait y avoir qu'une voix dans le parlement canadien pour lui accorder la protection la plus large jusqu'à ce qu'elle soit assez solidement assise pour supporter sa part des charges de l'état.

Mentionnons une autre entreprise nouvelle, destinée elle aussi à favoriser grandement nos cultivateurs. Je veux parler du Crédit Foncier Canadien. Par des prêts à long terme, et moyennant un intérêt modéré qui joint au pourcentage d'amortissement restera au-dessus du taux actuel des prêts hypothécaires, cette institution pourra fournir aux cultivateurs endettés le moyen de se soustraire aux exigences des usuriers. Ceux qui sont à portée de connaître le mal incalculable que l'usure fait à nos campagnes peuvent concevoir l'allègement qu'un moyen de libération aussi facile leur apportera.

À côté de ces deux entreprises qui me paraissent destinées à produire d'elles-mêmes une véritable révolution dans notre agriculture je pourrais en placer une autre que notre gouvernement a grand espoir de voir se réaliser sous peu, l'utilisation des riches dépôts de phosphate de chaux que nous possédons dans la vallée de l'Outaouais. Puissent les négociations entamées à ce sujet avec un éminent industriel de France, avoir l'issue désirée, et nous aurons du même coup le superphosphate à bas prix pour enrichir nos terres et une ligne de steamers entre la France et le Canada combinant le transport des phosphates bruts avec celui du bétail sur pieds.

Il me reste un mot à dire de notre législation agricole qu'on est actuellement à refondre. Plusieurs sont d'avis d'y apporter des modifications importantes, pour ma part je n'en vois pas la nécessité. Je suis fermement convaincu au contraire que nous avons dans la loi telle quelle est tout ce qu'il faut pour faire naître et maintenir une saine émulation dans l'élevage et la culture, et pour encourager tout progrès véritable. Mais le malheur est qu'en maint endroit on s'étudie à l'é luder. Pour combattre cette malheureuse tendance, je n'ai qu'un remède à offrir, c'est de faire appel à tous les hommes éclairés et bien pensants, et de les supplier de seconder l'autorité, afin que les deniers publics accordés pour l'encouragement de l'agriculture ne tournent pas à son détriment, afin que le véritable but des expositions soit mieux compris, que les concours des fermes, et surtout les concours de paroisses

soient encouragés de toutes les manières possibles, comme le moyen le plus efficace de couronner le vrai mérite et de mettre en plein relief les plus belles et les plus profitables cultures de chaque localité. Sans négliger les expositions de comtés ni les expositions de districts, je voudrais voir les concours des fermes les mieux cultivées, tellement bien compris, tellement bien conduits qu'on en arrivât par degrés à décerner un grand prix de comté, puis un grand prix de district, et enfin un grand prix provincial aux cultivateurs modèles qui l'auraient mérité. Mais pour cela, je le répète il faudrait que tous les vrais amis de l'agriculture s'entendissent, se donnassent la main pour écarter les préjugés et les intérêts mesquins qui trop souvent viennent entraver le bon fonctionnement de nos sociétés d'agriculture.

L'organisation agricole ainsi entendue et comprise produirait, j'en suis convaincu, tout le bien que nous avons le droit d'en attendre.

Avec cela si nos cultivateurs voulaient bien pour leur part répondre à l'appel chaleureux que nous adressait hier l'éloquent évêque de Trois-Rivières; c'est-à-dire s'ils voulaient pratiquer l'économie à la façon de nos pères et n'avoir d'autre luxe que celui que peut produire l'industrie du foyer ils formeraient avant peu sur tous les points de notre province une population tellement heureuse et tellement prospère que tous les préjugés qui existent sur notre compte disparaîtraient comme par enchantement.

Que d'autres dirigent s'ils le préfèrent leurs forces vives vers le négoce et l'industrie: pour nous que notre principal moyen de contribuer à l'avancement du Canada soit de lui assurer un nombre toujours croissant de belles paroisses agricoles.

Quel spectacle mieux fait pour réjouir le cœur d'un bon patriote que celui d'une paroisse canadienne où règne la prospérité compagne de la bonne culture. La paroisse, c'est la pierre angulaire de notre édifice social, c'est la patrie en petit. Où trouver, je le demande, plus parfaite image du bonheur social que cette agglomération de familles honnêtes et craignant Dieu ayant pour chef naturel et chéri un pasteur véritable qui la préserve contre tous les dangers, lui prodigue les bénédictions du ciel, la guide dans le chemin de la vertu, élève son âme et la prépare de longue main, aux jouissances d'un monde meilleur.

Ce spectacle vraiment ravissant et digne des plus belles civilisations nous serait offert sur tous les points de cette province, si partout l'on voulait bien saisir et mettre en pratique les vérités élémentaires que je viens d'indiquer. L'avenir nous serait assuré, car de ces riches industries s'échapperaient constamment des essais vigoureux qui iraient fonder des colonies nouvelles, et des citoyens nés au sein du travail, aux sources les plus pures de notre nationalité, qui iraient s'installer bravement au timon de l'État ou sur les trônes de l'Eglise, pour maintenir la jeunesse et la vigueur de l'un et de l'autre et contribuer à la gloire de notre patrie.

Ce que mangent les oiseaux *.

A la dernière assemblée de la commission d'agriculture d'Ontario, qui s'est tenue à London, William E. Sanders, le distingué ornithologiste canadien, appela l'attention de l'assemblée sur quelques oiseaux insectivores qui méritaient protection. Il dit qu'il s'était livré à l'étude des oiseaux depuis sept ou huit ans, et avait fait l'examen de l'estomac d'environ deux cents; de tous les oiseaux insectivores, les plus communs étaient la grande famille des passereaux, dont la fauvette jaune (1) (*le chardonneret*) et la fauvette dorée (2) prennent le plus souvent leur nourriture au vol, et, parfois sur les branches des arbres. Parmi les oiseaux qui prennent exclusivement leur nourriture au vol, se trouvent les mouche-rolles qui comprennent le tyran de la Caroline (3) (*trilri*) et le Moucherolle verdâtre (4) (*piuvi*); leur nourriture consiste principalement en mouches. Les noctuelles ou papillons de nuit sont prises en quantité par les chouettes, qu'il faut considérer avec les hirondelles comme des auxiliaires du cultivateur et de l'horticulteur. Parmi les oiseaux qui prennent leurs proies en partie au vol et en partie sur les arbres, la nourriture du chardonneret consiste principalement des larves et des œufs des noctuelles, qu'ils prennent sur les feuilles des arbres; les viréos et les coucous sont des oiseaux de la même classe, et semblablement utiles. L'oiseau bleu

* Les notes sont du traducteur.

(1) *Dendroica aestiva*, Baird.

(2) *Pelophaga ruticilla*, Swainson.

(3) *Tyrannus Carolinensis*, Baird.

(4) *Contopus virens*, Cabanis.

(1) se nourrit particulièrement d'insectes, bien qu'il recourt au grain lorsque son met favori lui fait défaut. Les insectes dévorés par les oiseaux cités en dernier lieu sont surtout nuisibles aux vergers et aux champs. La mésange sitta (2) (*nuthatch*) qui est un oiseau très commun, de même toute l'année dans nos latitudes et vit presque entièrement d'insectes, de leurs œufs ou de leurs chrysalides.

Les pics prennent le plus souvent leur nourriture sur les arbres. La variété à tête rouge (3) est généralement considérée comme une peste, en égard à son habitude de dévorer les fruits, particulièrement les cerises et les pommes. Le pic doré ou pivart (4), bien qu'occasionnellement il mange quelques cerises, est en somme un oiseau qui mérite protection, en égard à la quantité d'insectes qu'il dévore. Le pic chevelu (5), le pic minule (6) et le pic maculé (7) sont généralement appelés (8) *suceurs de sève* et accusés de faire périr fruits et plantes en enlevant la sève, cependant il n'a jamais vu d'arbres injuriés par eux, et il les considère comme des oiseaux utiles.

Parmi les oiseaux qui prennent leur nourriture sur le sol, se rangent en premier lieu les grives, comprenant le merle (9), la grive de Wilson (10), la grive brune (11) et le cat-bird ou chat (12). D'après l'examen qu'il a fait de l'estomac du merle, il n'a que peu de chose à dire en sa faveur, parce qu'il mange beaucoup de cerises et autres fruits et ne détruit que peu d'insectes—particulièrement des coléoptères—et seulement, quand il ne peut trouver de fruits. Le chat est allié au merle, et comme lui ravage les framboises; les grives de Wilson et brune sont presque exclusivement insectivores.

La nourriture de la famille des étourneaux—qui renferme l'officier, le moinate, l'étourneau, l'alouette des prés et le loriot—consiste en grande partie en coléoptères et en larves. Le moinate (13), cependant, vit presque entièrement de grain; tandis que l'étourneau (14), comme le coucou d'Europe, est décidément nuisible en pondant ses œufs dans les nids d'autres oiseaux utiles, dont les petits périssent généralement de faim, en égard à la plus forte taille et à la voracité des intrus. L'officier ou étourneau à ailes rouges (15) se nourrit de larves de barbeaux au printemps, mais à l'automne il ravage les grains.

Environ vingt-cinq par cent de la nourriture de l'alouette des prés (16) consiste en barbeaux et autres insectes, le reste étant de nature végétale dont il n'a pu constater le genre. Le loriot des vergers (17) est utile au fermier. Les pinsons sont à peu près des mangeurs de grain, bien que le pinson gris (18) se nourrisse en grande partie d'insectes. Une variété, le bouvreuil (19), dévore les bourgeons des arbres, et devient nuisible sous ce rapport. Le pinson bleu se nourrit surtout des graines des herbes et graminées. Les moineaux semblent se nourrir également de graines et d'insectes, mais il n'a pas examiné leur estomac. Il pense que le troglodyte

(1) *Psaltria sialis*, Baird.

(2) *Pitta Canadensis*, Linné.

(3) *Melanerpes erythrocephalus*, Swainson.

(4) *Colaptes auratus*, Swainson.

(5) *Picus villosus*, Linné.

(6) *Picus pubescens*, Linné.

(7) *Sphyrapicus varius*, Baird.

(8) Les Canadiens ne les distinguent jamais ainsi, ce ne sont que les Anglais qui leur donnent le nom de *Sap-suckers*.

(9) *Turdus migratorius*, Linné.

(10) *Turdus fuscescens*, Stephens.

(11) *Harporhynchus rufus*, Cabanis.

(12) *Galeoscoptes Carolinensis*, Cabanis.

(13) *Quiscalus versicolor*, Vieillot.

(14) *Molothrus peccatorius*, Swainson.

(15) *Agelaius phoeniceus*, Vieillot.

(16) *Sturnella magna*, Swainson.

(17) *Telurus spurinus*, Bonaparte.

(18) *Spizella socialis*, Bonap.

(19) *Carpodacus purpureus*, Gray.

édon (1) se nourrit entièrement d'insectes et de leurs larves; et comme la mésange à tête noire (2), est sans contredit utile; le jaseur de Bohême (3) n'est jamais nuisible aux fruits, et le lanier (4) est un ennemi du cultivateur en détruisant les petits oiseaux insectivores; le Geai (5) et le Hibou sont nuisibles pour la même raison; la Corneille se nourrit en grande partie de grain.

Recette pour conserver les Pommes, les Œufs, etc.

J'ai fait la connaissance, à l'exposition d'horticulture de Montréal, de monsieur Henry Bryant, de St-Albans, horticulteur distingué, qui m'a fait part d'une recette infailible, d'après son expérience de plusieurs années, pour conserver les pommes, les œufs, etc. Voici sa méthode. Il met au fond du baril dans lequel il doit emballer ses fruits, une couche de deux pouces, environ, de plâtre commun, celui employé ordinairement dans la culture, bien pulvérisé. Sur cette couche de plâtre, il met un rang de pommes, dont chacune a préalablement été enveloppée d'une feuille de papier et qu'il isole les unes des autres avec du plâtre mis entre les espaces qui les séparent. Sur ce premier rang de pommes, il met une seconde couche de plâtre, puis une autre de pommes, jusqu'à ce que le baril soit à peu près plein, et il achève de le remplir par une dernière couche de plâtre. Lorsqu'on retire des pommes du baril, il faut avoir soin de rétablir la couche de plâtre du dessus bien uniformément. Monsieur Bryant m'a montré des pommes, de la variété appelée "Jonathan," qu'il a mises dans le plâtre en octobre, soixante et dix neuf, et qu'il en a sorti au milieu de septembre cette année, aussi belles, aussi fermes, et surtout, aussi fraîches que si elles venaient d'être cueillies à l'arbre. Il dit que, d'après ce procédé, les pommes se conservent parfaitement jusqu'au mois de juin, que, à partir de ce mois jusqu'au mois de septembre quelques unes se détériorent, mais, qu'à partir de septembre jusqu'à Noël, elles restent toutes intactes, ce qui permet de les garder quatorze mois au besoin. Monsieur Bryant, qui a des vergers considérables, conserve ses fruits par ce moyen, pour ne les mettre sur le marché qu'au printemps, et est amplement rémunéré de ce que cela lui coûte, par le haut prix qu'il retire de ses fruits lorsque le marché en est à peu près dépourvu. Cette méthode mérite l'attention de nos arboriculteurs. Les œufs se conservent pendant tout l'hiver par la même méthode, d'après l'expérience de monsieur Bryant.

J. C. C.

Recolte et encavement des Racines, Choux, etc.

Lorsque mes lecteurs liront cet article, le temps sera arrivé de recueillir et d'encaver les racines, telles que navets, betteraves, carottes, céleri, et les choux, etc. La fin d'octobre est l'époque où se fait cette récolte. On doit choisir, autant que possible, une journée de soleil, et un moment où la terre de la surface est sèche. Pour les racines cultivées en grand, un des meilleurs moyens d'aller vite en besogne pour l'arrachage, sans détériorer les racines, est de faire un trait de charrue profond le long du sillon, en passant aussi près que possible des racines sans les toucher. Ensuite elles s'arrachent facilement, sans se briser. Dans le potager, une bêche enfoncée perpendiculairement le long de la racine, où une houe à dent, sont les meilleurs instruments à employer. Une fois les racines arrachées, on en coupe les feuilles auprès du collet, et on les laisse sur le terrain pour qu'elles se séchent, et que la terre qui y adhère s'en détache. Puis on les entre dans une cave obscure, ni trop fraîche, ce qui ferait pourrir les racines, ni trop chaude, ce qui les ferait germer.

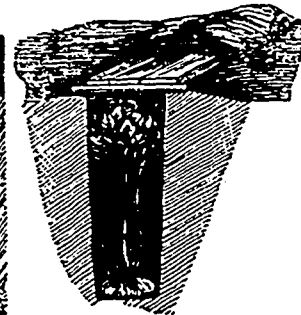
- (1) *Troglodytes ædon*, Vieillot.
- (2) *Parus atricapillus*, Linné.
- (3) *Ampelis garrulus*, Linné.
- (4) *Collyrio borealis*, Baird.
- (5) *Cyanura cristata*, Swains.

Pour les choux, on les coupe à ras de terre, on les laisse sécher, s'ils sont humides, et on les entre dans une cave ayant la même température que celles des racines. Là où on les récolte en grande quantité, on peut simplement les mettre en tas sur un terrain sec, et les y laisser tout l'hiver. Ils gèlent, et si on ne les laisse pas dégeler trop longtemps avant de les faire consommer, ils sont tout aussi bons que s'ils n'avaient pas gelé.

Le céleri se conserve de plusieurs manières. Pour ceux qui n'en ont qu'une petite provision, je conseille de planter aussi serrées que possible les racines jusqu'à la hauteur des feuilles, dont on ne laisse saillir que l'extrémité, dans des boîtes de sable sec, ou bien dans le sol de la cave même, là où la cave est bien sèche. Il se conserve assez bien par ce moyen jusqu'au milieu de l'hiver. Pour les personnes qui le cultivent en grand et qui veulent en conserver jusqu'au printemps, voici une excellente méthode. Vous choisissez un terrain bien sec et d'où l'eau s'écoule facilement, (l'important est qu'elle n'y puisse y séjourner.) Vous y creusez une tranchée (voir gravure 1) de pas plus de dix pouces de largeur sur une profondeur égale à la longueur de vos plants de céleri mesurés du bas de la racine au sommet de la tige c'est-à-dire que si votre céleri a dix-huit pouces vous faites votre tranchée de dix-huit pouces de profondeur. Vous lui donnez une longueur proportionnée au nombre de pieds que vous avez à y mettre. Vous y placez vos



Grav. 1.



Grav. 2.

pieds debout aussi près les uns des autres que vous le pouvez, sans les écraser ni briser les feuilles. Ensuite, vous mettez en travers de la fosse, de six en six pieds de petites traverses comme celles que l'on voit dans la gravure 2, et vous posez sur ces traverses, des planches de six pieds de long, que vous recouvrez de paille ou de feuilles sèches dont vous mettez environ dix huit pouces d'épais, et que vous recouvrez ensuite de quelques pouces de terre, afin d'empêcher qu'elles ne soient enlevées par le vent. Vos plantes seront ainsi parfaitement à l'abri de la gelée. Lorsque vous avez besoin de prendre du céleri, vous découvrez la tranchée, sur la longueur d'une planche, en retirez le céleri et remplissez le vide que vous avez fait, afin que le froid n'atteigne pas le reste.

Pour conserver le poireau, vous en retranchez le plus gros des racines et le sommet des feuilles, et vous le plantez comme le céleri dans des boîtes contenant du sable sec, vous placez ces boîtes dans un endroit un peu éclairé dans la cave, et vous arrosez légèrement deux ou trois fois durant l'hiver J. C. C.

Le parterre, le potager et le verger en octobre.

Quoique les parterres soient maintenant dépouillés de leur parure, il ne faut pas pour cela les négliger. Ils demandent encore certains soins avant qu'ils soient recouverts par leur manteau d'hiver. La plupart des plantes qui passent l'hiver au dehors, demandent, dans notre climat rigoureux, une couverture pour les protéger des atteintes de nos vents froids. Tels sont certains rosiers hybrides, et la plupart des lia. Je conseille donc fortement de recouvrir toute la surface du parterre d'une couche de sept à huit pouces de bon terreau, après

avoir préalablement couché les branches des arbustes. On applique cette couverture après les premières gélées.

Dans le potager, certaines plantes demandent également une couverture. Telles sont les fraisiers, les framboisiers, les asperges, etc. Ces plantes ne requièrent pas toutes d'une manière indispensable ce soin, mais elles en retirent un grand bénéfice, au printemps, elles sont vigoureuses, et l'on n'est pas exposé à voir bon nombre de plants manquer, par suite des ravages de la gelée. Comme certaines personnes ignorent la manière de couvrir les framboisiers je donne ci-joint, une gravure indiquant la manière de disposer chaque pied. (Grav. 3) Il faut



Grav. 3.

être deux personnes pour faire vivement et bien cette opération. L'une prend la tige de framboisiers, la réunit dans sa main et l'incline à terre. Alors l'autre armée d'une pelle jette une pelletée de terre sur l'extrémité des branches, et l'on procède ainsi jusqu'au bout du rang, en inclinant toujours chaque tige vers le pied de la tige voisine.

Voici le temps de s'occuper de rendre aux arbres du verger ce qu'ils nous ont donné dans le cours de la saison passée, en leur donnant une fumure libérale. Pour appliquer cette fumure dans de bonnes conditions, il faut, si le verger n'a pas été cultivé pendant l'été, bien débarrasser le pied des arbres de toutes les mauvaises herbes qui y sont poussées, ameublir le sol et mettre cinq à six pouces de bon engrais sur une étendue de six pieds tout autour de l'arbre. Ensuite, aux derniers beaux jours, il faudra butter la terre tout autour de l'arbre en un monticule de dix à douze pouces de haut sur trois pieds environ de diamètre, dont le tronc de l'arbre sera le centre. Ceci a pour objet d'empêcher les mulots de venir ronger l'écorce de l'arbre, et il faudra, de plus, fouler la neige au pied des arbres, après chaque chute considérable de neige, dans le même but. C'est aussi le temps d'examiner attentivement les branches des arbres pour y découvrir et enlever les dépôts d'œufs qu'y font certaines chenilles, sous forme d'anneaux. Un peu d'attention, donnée à présent, empêchera bien des dégâts pendant l'hiver et l'été prochain. J. C. G.

Le blé d'automne dans la Province de Québec.

Poussé par le désir de voir par moi-même, sur la ferme du Capitaine Campbell, à St-Hilaire, la magnifique récolte de blé d'automne dont j'avais entendu parler, je suis parti de Montréal pour m'y rendre, le 25 d'août, par le train du matin. A mon arrivée, je vis que la récolte était battue, mais il restait la paille et le grain à mesurer et peser. La paille avait six pieds et quatre pouces de longueur, et le grain pesait soixante et quatre livres et le mie le minot impérial! La quantité de terre ensemencée éta. de un tiers d'arpent, et le produit, de 11 minots et demie, mesure canadienne, de laquelle je déduis trois livres par minot, car la mesure rasée à la main a toujours cela de plus que la mesure réelle; ainsi, suivant le poids légal de 60 lbs. au minot, il y avait 12 minots et 48 lbs. donnant une moyenne de 38 minots et quelques livres à l'arpent! Quelques uns des épis avaient 7 pouces de long, et les plantes avaient tant tallé, qu'un seul pied, produit d'un grain, avait 31 pailles, donnant, en allouant 36 grains par épi, un rendement de 1,116 pour un!!!

Ce n'est rien de nouveau que cette culture de blé d'automne, ici. Depuis les premières années de l'occupation de la ferme par feu le regretté et honoré major, qu'a été une coutume invariable d'en semer une petite pièce, chaque automne. On choisit un endroit abrité, on prépare la terre avec soin, on l'égoutte parfaitement, et le printemps les herbes et le rouleau font leur devoir. On vend le grain, pour la semence, à M. Evans, de Montréal, au prix de \$2.00 le minot.

Toute la ferme du Capitaine Campbell est en bon état; les clôtures y sont bien entretenues, et le bétail est vigoureux, et en bonne santé. Les vaches, principalement des Ayrshire, ne commencent qu'à bien paraître comme troupeau. Elles ont été choisies avec un grand discernement, et le taureau, acheté à la vente de M. Rodden, si on juge par les veaux qui sont venus de lui ce printemps, promet de produire un lot de jeunes animaux de valeur.

La laiterie est une perfection de propreté et d'arrangement. Quelle baratte employez vous? fut ma première question. On me répondit, "nous n'en employons aucune, car, depuis plus de 40 ans, nous fabriquons notre beurre à la manière du Devonshire. Nous trouvons que nous en faisons plus, qu'il est de meilleure qualité, à une meilleure saveur, est aussi coloré que si on le faisait selon la méthode ordinaire, sans parler de l'économie de temps et de trouble que l'on fait en mettant de côté l'ancienne méthode du barattage." On met les vases contenant le lait sur le poêle, après que le lait y a passé 15 heures., on les chauffe jusqu'à ce que la première bulle se forme, puis on les retire, on les laisse refroidir, et on écrème. Le beurre vient au bout de deux minutes de brassage. Certainement qu'avant longtemps, on verra plus de cultivateurs se servir de cette méthode si simple. J'avouerai que je tiens à l'idée de chauffer au moyen d'un bain-marie au lieu de la faire sur la plaque du poêle, mais le Capitaine Campbell m'assure que le beurre n'a jamais goût de brûlé, (comme il m'est arrivé de le constater quelquefois,) et s'il en est ainsi, il n'y a aucun avantage à suivre une méthode plus dispendieuse.

Il y a, près de la maison, un peu de Luzerne, qui, je crois se trouve dans un sol trop pesant pour prospérer. Cette plante requiert un sous-sol chaud et léger, et une bonne préparation que celle-ci n'a évidemment pas reçue.

Les chevaux de la ferme sont un bon lot d'animaux, de taille moyenne; l'un d'eux est le plus parfait spécimen de mauvais conformation naturelle, que j'aie jamais vu. Ses pattes de derrière ont tous les défauts qu'une patte de cheval est susceptible d'avoir, excepté le jarret raide et la jambe inflexible, et, cependant, il fait son travail à la perfection, et, quoique âgé de 22 ans, n'a jamais été malade ni triste, à venir jusqu'à dernièrement!!!

Deux magnifiques chevaux de chasse, l'un bai et l'autre châtain, le premier étant un superbe animal, d'une beauté fascinatrice, doivent bien porter leur maître, à la chasse au renard, le Capitaine Campbell étant le président du club des chasseurs au renard, de Montréal. Il y a environ 210 arpents en culture, et les paturages sont en bon ordre, étant bien divisés et variés, et formant un agréable contraste avec les maigres *pacages*, couverts de chardons, que j'ai vu le long de la voie ferrée, au cours de mon voyage.

Je trouvais, sur le convoi, M. Jardyne, un éleveur d'Ayrshires, et grand producteur de houblon, de Hamilton, Ont, se rendant à la vente de M. Gibb à Compton. Il me dit que, dans son voisinage, les cultivateurs sèment le trèfle seul, au lieu de le mêler avec le mil, et le relèvent la seconde année pour semer du blé. La récolte de houblon n'est pas considérable, mais, sera probablement de bonne qualité; la mouche lui a fait quelque peu tort. La récolte d'orge est considérable et de bonne qualité, ce qui fait que, les buveurs de bière ne souffriront pas beaucoup de la hausse dans le prix du houblon.

Vente d'Ayrshires à Pencan.

Comme nous l'avons annoncé dans nos colonnes, John L. Gibb, Écuier, éleveur bien connu d'Ayrshires et d'autre bétail, de Compton, a fait une vente à l'encan, le 26 août dernier. On y a vendu quatre taureaux Ayrshires, dix-huit vaches et génisses de différents âges, et un grand nombre de cochons Berkshires, à des prix satisfaisants. Ceux qui ont acheté le plus grand nombre d'Ayrshires sont MM. Jardyne de Hamilton, Ont, Ball de Stanstead, et Ernest Benson de New-Liverpool.

Nous regrettons d'apprendre que, vu les travaux pressants de la saison, et, aussi, par le fait que l'annonce de cette vente a été envoyée trop tard au Journal, très-peu de canadiens-français se sont rendus à cette vente.

Or, l'élevage d'Ayrshires et de Berkshires dont M. Gibb a fait une spécialité depuis longtemps, il nous apprend qu'il est sur le point d'ajouter un petit troupeau de Durhams et un de Herefords à son troupeau déjà considérable. Nous lui souhaitons tout le succès possible dans sa nouvelle entreprise.

Batte pour travailler le beurre.

M. Crawford, de la rue St. Jacques et Chambly, m'annonce qu'après avoir fait un essai consciencieux de la batte à travailler le beurre, dont nous avons donné une gravure dans le numéro de juin, il en est venu à la conclusion qu'elle fait un travail qui se rapproche aussi près que possible de la perfection. "Le Beurre", dit M. Crawford, "reste sans une seule goutte de lait, et, en même temps, n'a aucune apparence graisseuse, et conserve son grain." Pour me servir de l'expression de M. Crawford, "pour rien au monde je ne voudrais m'en passer". La batte américaine, jusqu'à présent employée dans la laiterie de M. Crawford a été mise de côté pour faire place à cette nouvelle invention. Elle est en bois dur. A. R. J. F.

Fabriques de beurre.

Nous avons visité, il y a quelques jours, une fabrique de beurre modèle, érigée à St. Basile le Grand, Comté de Chambly, le printemps dernier, sous la direction de A. A. Bennett, Écuier. On peut dire que M. Bennett est un des meilleurs fabricants de beurre de l'Amérique, car il a remporté le prix sur tous les autres (*sweep-stake*), à l'exposition internationale des produits de laiterie, tenue à New-York en décembre 1878. Nous n'essaierons pas de décrire la fabrique. A ceux qui prennent un grand intérêt à la question, nous dirons: "Allez visiter la fabrique de M. Bennett". La quantité de livres de lait requise pour une livre de beurre a été en moyenne de 24 livres et un tiers, en mai et juin, et de 25 livres et un tiers, en juillet et août. On a vendu le beurre 27 centins la livre. Le lait est apporté à la fabrique, refroidi et gardé 36 heures avant d'être écrémé. Nous avons goûté le beurre qui est très-bon, mais qui pourrait être meilleur si les pâturages étaient plus riches et moins envahis par les mauvaises herbes. Mais, ceci est plus que ne saurait obtenir M. Bennett, des cultivateurs de ce district, la première année de ses opérations. Nous visiterons, dans quelques jours, la fabrique de M. Barré, à l'Avenir (South Durham). Là, on recueille la crème seulement, chez les cultivateurs, le lait étant refroidi et écrémé sur chaque ferme, d'après le système Danois.

CORRESPONDANCE DU JOURNAL.

Haies vives—Auriez-vous la bonté de nous apprendre par votre Journal quel serait le meilleur moyen d'établir dans notre pays, des clôtures formées de haies vivantes, quelles seraient les meilleures espèces d'arbres à cultiver; où se procurer les semences ou plants. Ce serait rendre un immense service aux cultivateurs des vieilles paroisses où le cèdre est déjà rare ou éloigné.

J. O. FRETET LOTTRIVIÈRE.

Nous pensons que l'aubépine plantée sur la levée du fossé et convenablement entretenue donnerait satisfaction, mais il ne faut pas oublier que toute haie vivante exige un travail considérable, chaque année, de taillage et d'entretien. On fait aussi des haies en plantant des saules très rapprochés à six pouces environ les uns des autres, les haies sont excellentes. Elles ont de plus le mérite de donner tous les deux ans une quantité de bois de chauffage qui n'est pas sans valeur. Nous reviendrons sur le sujet.

Destruction des mauvaises herbes.

Je désire faire part à vos lecteurs d'un moyen sûr de détruire le chiendent dans les terrains dont il s'est rendu maître; ceux qui ont cette peste sur leurs terres savent qu'il arrive un moment où cette mauvaise herbe étouffe légumes, grains, etc. Si on le met en jachère voici ce qui arrive d'ordinaire; si vous commencez les travaux de jachère à bonne heure, l'humidité favorisera sa végétation, si vous labourez plus tard le chiendent sera assez fort pour que quelques tiges sortent du labour, et ces restes suffiront pour salir la terre de nouveau et les racines deviennent tellement enchevêtrées que la terre ne se divise plus bien que par un travail pénible et qui coûte fort cher.

Voici donc comment je procède. Je fauche le chiendent aussi près de terre que possible et lorsqu'il est parvenu à sa longueur, c. a. d. dans les premiers jours du mois de juillet; j'en fais un foin qui peut nourrir les bêtes à cornes, aussitôt cette récolte enlevée, je donne un labour, avec forte semence de sarrasin et bon hersage à l'automne et aussitôt après la récolte, nouveau labour et hersage énergique, je laisse hiverner ainsi.

Le printemps aussitôt la terre propice; nouveau labour, hersage et semence de patates hâtives avec forte fumure dans les rangs; afin de favoriser le moins possible l'herbe que j'ai en vue de détruire. (Je me garde de fumer ce terrain en automne comme le font quelques cultivateurs; car le chiendent dont il reste de nombreux débris se hâte de s'emparer de nouveau de la terre.) Les différentes façons à donner à la terre pour une bonne culture des patates; sarclage, rechaussages, et arrachage font le reste; l'automne on ne voit pas une seule tige de chiendent si l'opération a été conduite avec attention.

Ce moyen a deux grands avantages 1^o. celui d'être infailible. 2^o celui de donner en foin, en sarrasin et en légumes, un revenu qui couvre et bien au-delà tous les frais de culture.

J. OVIDE FRETET LOTTRIVIÈRE.

Le moyen de détruire le chiendent donné ci-haut est en effet très-efficace et bien recommandable dans les terres où l'on peut cultiver la patate avec fruit.

Sorgho hâtif.

Monsieur.—J'ai semé, à titre d'essai, le printemps dernier, dans mon jardin, deux sillons de graine de sorgho. Le rendement en canne n'a pas été extraordinaire. La trop grande sécheresse lui a été préjudiciable. Malgré cela j'ai fait près de deux gallons de sirop, et j'en aurais certainement fait trois gallons si je n'avais pas perdu une certaine quantité de jus et si j'avais pu faire les choses comme les font ceux qui sont montés dans les conditions voulues. Pour juger de sa qualité je prends la liberté de vous envoyer une bouteille de ce sirop.

Les deux rangs de sorgho mesuraient 20 pieds chacun.

J'ai semé la graine comme on sème ordinairement le blé d'inde, par fosse, huit à dix graines par fosse, et les fosses à deux pieds de distance les unes des autres, et la même distance entre les rangs. Le sorgho peut être semé plus fort, c. a. d. les rangs plus près les uns des autres que le blé d'inde. Le blé d'inde a besoin d'air et d'espace pour faire du grain. Il n'en est pas ainsi pour la canne.

On peut laisser croître 5 cannes par fosses; les plus fortes des huit ou dix, il va sans dire.

Je suis à prendre des arrangements pour bâtir une usine qui pourra répondre au besoin de 50 arpents de terre cultivée en sorgho, si les cultivateurs promettent seulement 20 arpents pendant trois ans. Une fois qu'ils auront commencé, je n'ai pas de doute qu'ils continueront et que les autres les imiteront. Je n'ai pas de doute que le sorgho paiera pour le moins autant que la betterave, et la culture en est bien plus facile et moins dispendieuse. L'établissement de la sucrerie est infiniment plus facile que celui de la sucrerie de betterave. Tout le monde peut cultiver le sorgho et en faire du sirop. Avec un quart

d'arpent de sorgho, cultivé avec un peu de soin, on fera plus de sirop et de sucre qu'avec une sucrerie ordinaire, et qui prend le temps de deux hommes pendant un mois dans le bois.

J. L. LAFONTAINE.

Le sirop envoyé est de bonne qualité et peut remplacer avantageusement les beaux sirops dorés du commerce. Nous sommes en mesure de faire analyser ces deux espèces de sirop, de manière à établir leur valeur commerciale comparative.

A raison de trois gallons de sirop obtenus dans deux rangs de 90 pieds de longueur, on aurait environ de 200 à 300 gallons par arpent. Ce sirop vaut au moins 60 cents le gallon. Ce serait donc un rendement brut de \$120 à \$180 par arpent, sans compter les résidus des cannes dont le bétail est très-avide.

Nos meilleurs remerciements à M. Lafontaine, député de Shefford, pour ses renseignements si utiles.

Brûler les pezas.—A l'Isle Bizard et peut-être aussi ailleurs, la coutume est de faire brûler les pezas, après le battage, sous prétexte, disent les gens que ce fourrage ne fait pas de fumier, et qu'il n'engendre que des chardons. Que pensez-vous de cette coutume. Répondez sur le Journal d'Agriculture. Votre, etc.

le Bizard.

Réponse.—C'est une pratique bien malheureuse. Les pezas font un excellent fumier, et les cultivateurs devraient se faire un devoir de les utiliser soit comme litiers, soit devant la grange afin d'y être piétinés par le bétail et finalement mélangé au fumier. Chaque charge de pezas employée comme litier produira certainement quatre charges additionnelles de bon fumier, à cause de l'immense quantité d'urine ainsi absorbée.

Les pezas contiennent en effet beaucoup de chardons à graine. Il est donc préférable de ne pas les étendre en nature avant de les avoir fait pourrir convenablement dans les fumiers. Mais une fois que le fumier a suffisamment chauffé, toutes les graines de mauvaises herbes, contenues ont pu germer et doivent nécessairement pourrir.

Elles ne peuvent donc plus se reproduire et le danger que signale notre correspondant a donc certainement disparu par la méthode que nous venons de recommander.

Cercles agricoles.—Un cercle agricole vient de se former dans la paroisse de Roberval (Lac St. Jean, M. J. B. Parent a été fait président, et M. Frs Bouchard secrétaire. M. le curé Lizotte tout dévoué aux intérêts de ses paroissiens, a rempli la première séance par une belle lecture sur l'*Economie Agricole*.

Nous nous permettrons d'envoyer gratuitement le Journal d'Agriculture illustré à chacun des membres des divers cercles agricoles régulièrement organisés sur une demande à cet effet par le secrétaire respectif du cercle.

Exposition horticole du comté de l'Islet, etc.—Nous regrettons que l'espace nous manque aujourd'hui pour donner des détails sur cette exposition bien remarquable, sous tous les rapports. Nous parlerons prochainement des résultats qu'on y a obtenus. Nous rendrons compte en même temps d'une visite que nous avons faite à l'excellente pépinière appartenant à M. Auguste Dupuis, à St. Roch des Aulnaies.

"Brûlés"—leur culture.

Comme vous le savez déjà sans doute, il y a eu des feux considérables dans les bois et les abattis, dans nos localités pendant tout le cours de cet été; il y en a même encore à certains endroits.

Maintenant, comme il sera impossible pour un bon nombre de nos cultivateurs de mettre en culture tous les terrains ainsi dévastés par le feu, voudriez vous bien me dire, et aussi le dire dans le journal d'Agriculture quelles sont les graines qu'il conviendrait de semer sur les terrains brûlés qui ne pourront être mis en culture, afin de fournir de l'herbe aux bestiaux pour l'année prochaine; car non-seulement les feux ont fait des ravages considérables dans les bois, mais encore dans les prairies et les parcs. Aussi, à moins de mesures prises dès maintenant, beaucoup de nos cultivateurs n'auront pas d'herbe pour nourrir leurs bestiaux l'année prochaine.

Je vous prie de vouloir bien remarquer qu'il sera impossible de herser ces graines semées entre les souches, et en conséquence, elles devront prendre racine sans cela.

Par votre réponse aussitôt qu'il vous sera possible, vous m'obligerez beaucoup ainsi qu'un bon nombre d'autres personnes qui n'attendons que les renseignements demandés pour nous mettre tous à l'œuvre.

J. B. R.

Rivière du Loup (en bas).

Réponse.—Il faudra semer, au printemps prochain et dès la fonte des neiges, des graines fourragères, mil, trèfles blancs, rouge, de l'Ouest, *western clover*, trèfle *Rawdon*, et *Alsique*, environ 8 lbs. et un gallon de mil par arpent, et en sus environ 3 de minot de vesces. — Comme les hersages sont impossibles, il faudra semer sur les dernières neiges afin que l'effet des gelées du printemps couvre la semence suffisamment.

COMPAGNIE CANADIENNE DE CONSERVES alimentaires. Usines et Bureaux 30 rue Henderson, Palais Québec. Conserves de viande, poisson, légumes et fruits.—Vente, en gros seulement.—Premier Prix et Diplôme d'honneur à l'Exposition Provinciale de Québec 1877.—Trois premiers prix, deux médailles et un diplôme d'honneur à la grande Exposition de la Puissance, Ottawa 1879.

BETAIL AYRSHIRE.

TAUREAUX, VACHES ET GÉNISSES,

Tous aux livres de généalogie du Canada et des Etats-Unis.

Offerts à bon marché, par

JOHN L. GIBB,
Compton, P. Q.

PLATRE RECENTMENT MOULU

100,000 en magasin

et provenant du meilleur plâtre du Cap Breton.

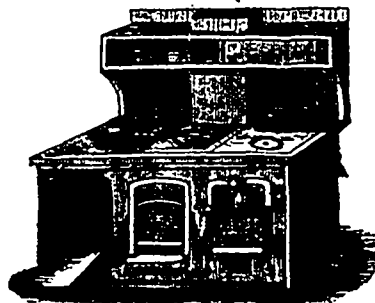
S'adresser à

MM. LYMAN, CLARE & CIE.

332 à 386, Rue St. Paul, Montréal.

A VENDRE.—BETAIL AYRSHIRE, COCHONS Berkshire, races pures,

S'adresser à **Mr. LOUIS BEAUBIEN,**
16, Rue St. Jacques, Montréal.



FOURNEAUX ECONOMIQUES FRANÇAIS.

Ces poêles sont les plus commodes pour la cuisine, ils réunissent à l'économie du combustible, une grande durée et une efficacité complète. Ils sont en tous points parfaits. Nous les construisons de manière à chauffer par l'eau chaude tous les appartements d'une grande maison en même temps qu'ils suffisent à tous les besoins de la cuisine. Nos fourneaux sont en opération à Montréal, au St. Lawrence Hall, à l'Hotel Ottawa, aux couvents d'Hochelega, du Bon Pasteur et de Ste. Brigitte, à Varennes chez M. Ed. Barnard, Directeur de l'Agriculture et chez des centaines d'autres personnes qui, toutes, nous ont donné les plus hautes recommandations. — Pour renseignements plus amples, s'adresser à MM. BURNS & GORMLY, 676 rue Craig, Montréal.

LE SOUSIGNÉ DESIRE SE PROCURER DES Bœufs de race améliorée, et des Cochons mâles de race WHITE-CHESTER.

St-Maurice, **AIMÉ LEVASSEUR.**
Comté de Champlain.

G. M. COSSITT & BRO., CONSTRUCTEURS des meilleures FAUCHEUSES et MOISSONNEUSES distinctes. Essayez-les. Voir notre catalogue illustré envoyé gratuitement. R. L. LATIMER, Bureau de M. M. Cossitt, 81 Rue McGill, Montréal.

ETABLIS EN 1839.—MM. FROST & WOOD—Smith's Falls, Ont. Fabricants de Faucheuses et de Moissonneuses, Rateaux à cheval, Charrues en acier, Bouleverseurs, Rouleaux, etc., etc. Pour les détails, s'adresser à

LARMONTH & FILS,
33 rue du Collège, Montréal.

Le Journal d'Agriculture Illustré.—The Illustrated Journal of Agriculture. Tout souscripteur à une société du comté, d'agriculture ou d'horticulture, a droit gratuitement au *Journal d'Agriculture*, soit en français, soit en anglais, soit en français, selon le cas. Ces publications sont entièrement distinctes, elles sont toutes deux sous le contrôle du Département de l'Agriculture et des Travaux publics, de cette province. **L'ABONNEMENT** à chaque journal, pour toutes autres personnes, est d'Une Pasteur, par année.

La distribution gratuite du journal est maintenant de **20,000 copies**. On ne saurait donc annoncer plus avantageusement que dans les colonnes du *Journal d'Agriculture* tout ce qui intéresse les personnes qui habitent la campagne.

Annonces.—Par insertion: 20 mots \$1, et 5 cents par mot additionnel. 10 lignes et plus, 30 cents par ligne.

25 o/o d'escompte pour les annonces à l'année. Les abonnements et les annonces sont **INVARIABLEMENT PAYABLES D'AVANCE.**

S'adresser à **ED. A. BARNARD,**
DIRECTEUR DE L'AGRICULTURE,
10 Rue St. Vincent, Montréal.

Aux Sociétés d'Agriculture et au public en général l'imprimeur du Journal d'Agriculture se charge de toutes espèces d'impressions, de reliures et de gravures sur bois, aux conditions les plus favorables.—**E. SNEGAL,** 10 Rue St. Vincent, Montréal